

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LES

PROVINCES DE QUEBEC ET DE MONTREAL

NOUVELLE SERIE

SOIXANTE-SIXIÈME NUMÉRO

OCTOBRE 1898



MONTREAL

ARBOUR & LAPERLE, imprimeurs-relieurs, 421 rue Saint-Paul

1898

Permis d'imprimer :

† PAUL, ARCH. DE MONTRÉAL.

Archevêché de Montréal, 15 septembre 1898.

Souvenirs du Tonkin catholique

Par M. Adrien LAUNAY

De la Société des Missions Etrangères

VI

Progrès de la foi. — Nouvelles persécutions.

SUITE (1)

MAIS, si le gouvernement du Tonkin était hostile, il n'était pas encore, comme il le sera au XIX^e siècle, entré dans la voie de la persécution sanglante ; il se contentait d'exiler les prédicateurs de l'Evangile. C'est ainsi qu'en 1713 Mgr de Bourges fut chassé du pays qu'il évangélisait depuis quarante-quatre ans.

L'instigateur de la persécution, comme il arrive trop souvent, fut un mauvais chrétien dont on ne connaît que le nom de baptême, Léon. Chargé par son Vicaire apostolique de plusieurs missions périlleuses, entre autres de l'introduction au Tonkin des prêtres européens, Léon alla chercher M. Jean-Baptiste de la Mothe sur les frontières de la province de Canton.

Ayant reçu pour ce service signalé une somme d'argent considérable, il s'abandonna au jeu, à la débauche et apostasia ; lorsqu'il n'eut plus d'argent, il revint en exigeant, menaçant l'évêque et ses prêtres de les dénoncer au roi, s'ils ne lui donnaient une nouvelle somme qu'il fixait à cent

(1) Voir le numéro précédent.

taëls. A cette époque, le Chua Trinh-can gouvernait sous le nom du roi Le-hi-tong ; il était hostile aux Européens, avait plusieurs fois jeté en prison Van-Loo, le chef du comptoir hollandais de Héan, et, finalement, l'avait chassé du pays, ainsi que ses compatriotes.

Mgr de Bourges craignit les suites d'une dénonciation portée devant un tel juge, il donna les cent taëls.

Cette concession amena d'autres exigences.

Un chef de voleurs, Da-Troc, se présenta chez le Vicaire apostolique et chez son coadjuteur Mgr Bélot, et avec une audacieuse impudence, il leur dit que Léon avait reçu cent taëls pour ne pas les dénoncer, que cet acte de Léon était une trahison envers l'Etat, mais que lui-même allait réparer ce crime, et dénoncer leur présence au roi.. " cependant , ajouta-t-il, si vous me donnez cinquante mille deniers, je garderai le silence. "

Il était impossible de subir cette sorte de chantage ; on avertit le mandarin de Héan, ami des missionnaires, et on fit partir M. Jean-Baptiste de La Mothe pour la Chine, dans la pensée que ce départ satisferait le roi, si cette affaire arrivait jusqu'à lui.

* * *

Cependant Da-Troc s'entendit avec Léon pour exécuter ses menaces, et le gouverneur de Héan étant allé à Hanoi, l'accusation fut présentée au second mandarin qui la prit en considération et commença les poursuites.

Des catéchistes, des écoliers et plusieurs fidèles furent arrêtés, battus et emprisonnés. Leur silence sauva les évêques. Léon lui-même se tourna contre son complice Da-Troc et le juge se vit forcé, faute de preuves pour étayer une sentence, de renvoyer les prisonniers et de laisser les missionnaires en repos ; mais, vaincu de ce côté, il essaya de se venger d'un autre.

Les Annamites n'ont pas une très grande foi dans l'impartialité de leurs magistrats ; s'ils intentent un procès et le perdent, il leur arrive souvent d'attendre la mort ou le déplacement du juge qui les a condamnés et de porter l'affaire à son successeur.

Le mandarin de Héan fit à peu près de même ; son ancien chef hiérarchique étant mort en même temps que le roi Le-hi-tong et que Trinh-can, il chargea un de ses amis de porter plainte au nouveau Chua au sujet de la religion chrétienne et de la lui représenter comme très dangereuse pour la tranquillité du pays. Habilement circonvenu, celui-ci écouta ce qu'on voulut lui dire et signa l'ordre de faire disparaître le catholicisme de ses Etats.

* * *

En exécution de cet ordre, Mgr de Bourges, Mgr Bélot et M. Guisain furent arrêtés. Mgr de Bourges, dont le grand âge imposait le respect, fut dispensé de paraître au tribunal. Mais le coadjuteur et le missionnaire subirent, le 10 mai 1712, un long interrogatoire. Mgr Bélot répondit avec une grande présence d'esprit et beaucoup de calme ; il prouva que, depuis leur arrivée dans le royaume, les prédicateurs de la foi n'avaient commis aucune faute qui méritât l'expulsion. Les juges ne répliquèrent pas, et laissèrent les deux prisonniers à genoux, au milieu de la cour, exposés, tête nue, aux ardeurs du soleil pendant plusieurs heures.

Le 28 du même mois, on les fit de nouveau comparaître, et on les somma de demander leur expulsion. Ils trouvèrent l'ordre assez singulier et le dirent : puisque les mandarins avaient la force, ils pouvaient en user, au lieu d'obliger les victimes à demander la peine qu'ils avaient résolu de leur infliger. On amena plusieurs fidèles, et on les soumit à la torture, espérant que, par pitié pour leurs chrétiens, les missionnaires obéiraient à ce qu'on exigeait ; ceux-ci déjouèrent le calcul de leurs ennemis.

“ Ordonnez-nous ce qu’il vous plaira, dirent-ils, nous y consentirons ; mais, étant fort âgés et d’une santé fort affaiblie, si nous osions faire quelque demande à Sa Majesté, nous la supplierions de nous permettre non de sortir de son royaume, mais d’y passer le peu de jours qui nous restent à vivre. ”

Cette réponse enlevait aux juges tout espoir de réussir ; ils portèrent donc eux-mêmes la sentence et condamnèrent aux fers les deux évêques et le missionnaire, ils ne voulurent cependant pas les enfermer dans la prison des criminels. Mgr Bêlot fut gardé à vue chez le 1er gouverneur de la ville, M. Guisain chez le 2ème et Mgr de Bourges chez le gouverneur de la province qui, respectueux de son âge, de sa vertu, de sa grande réputation de sagesse, le mit en liberté dès le lendemain. M. Guisain trouva une protectrice dans la mère du gouverneur, chrétienne depuis de longues années, et sa captivité fut adoucie.

Les prisonniers adressèrent au roi un recours en grâce. La réponse fut négative ; on leur permettait de vendre tout ce qu’ils avaient laissé dans leur maison, mais on leur ordonnait de partir immédiatement. Ils obtinrent, néanmoins, de reprendre leurs livres confisqués par les mandarins, d’emmenner avec eux quelques domestiques et des matelots anglais qu’une tempête avait jetés sur les rivages du Tonkin.

* * *

Ils s’embarquèrent le 21 janvier 1713, escortés par trois mandarins qui visitèrent minutieusement leur jonque et les accompagnèrent jusqu’à l’embouchure du fleuve Rouge. Arrivés au bord de la mer, les mandarins crurent leur devoir rempli et leur consigne fidèlement exécutée ; ils descendirent à terre, laissant les exilés voguer vers Siam. L’amour est plus fort que la haine et le zèle de l’apôtre plus industrieux que celui du persécuteur. Avant de quitter Héan, les missionnaires avaient envoyé, pour les atten-

dre sur les côtes du Thanh-hoa une barque montée par des prêtres, des catéchistes et des élèves du séminaire : les deux embarcations se rencontrèrent au lieu désigné. Aussitôt huit élèves et un prêtre destinés au collège de Juthia montèrent sur la jonque de Mgr de Bourges. Mgr Bélot et M. Guisain passèrent sur le bateau des chrétiens annamites, et, deux jours plus tard, abordèrent au Thanh-hoa pendant que seul le vieil évêque partait pour Juthia.

VII

Persécutions pendant la première moitié du XVIIIe siècle. — Relation par un lettré chrétien du martyre de quatre religieux de la Compagnie de Jésus.

En 1717, disent les *Annales Dominicaines*, de nouvelles persécutions furent accompagnées des mêmes cruautés. En 1720, éclata une persécution plus terrible encore. Cent cinquante personnes sont arrêtées ; les missionnaires fugitifs se cachent dans les cabanes abandonnées, traversent au hasard des torrents périlleux ou des montagnes abruptes et désertes, cherchant partout un asile. Personne n'osait les recevoir : les espions étaient sur tous les chemins du royaume et fouillaient toutes les habitations. Le vicaire apostolique de la mission dominicaine dut se tenir caché plusieurs jours dans un panier à riz, un autre père devant un sépulcre, un troisième dans un trou à peine assez grand pour le recevoir. Plusieurs missionnaires restèrent sans boire ni manger pendant plusieurs jours. Un vénérable catéchiste de 70 ans mourut prisonnier, le 22 janvier 1722, chargé de fers, prêchant et confessant glorieusement la foi de son divin Maître.

En cette même année, on vit l'arrestation et la condamnation en masse d'un village chrétien. Sept navires de guerre portant huit cents hommes armés se présentèrent

dans ce village ; ils avaient ordre d'en saisir les habitants et de mettre à mort immédiatement le missionnaire et le catéchiste. Le Père, averti de l'arrivée des soldats, eut le temps de s'enfuir et de se cacher dans un champ de roseaux où il resta pendant trois jours. A la troisième nuit, ne pouvant plus supporter la faim qui le dévorait, il essaya de se glisser hors de son refuge, bien résigné à tout ce que Notre-Seigneur voudrait faire de lui. Le malheureux échappa non sans peine aux persécuteurs, s'éloigna du royaume et alla rejoindre ses frères au couvent de Manille.

Les soldats continuèrent leurs perquisitions pendant plus de quinze jours, et après avoir entièrement pillé le village ils firent prisonniers tous les habitants. Ceux-ci furent condamnés à garder les éléphants. Leur sort était affreux, mille fois plus pénible que nos galères à perpétuité.

L'année suivante, deux religieux de la Compagnie de Jésus, les PP. Messari et Bucharelli, furent jetés en prison.

Le P. Messari mourut dans les fers, usé par les travaux et la maladie. Sept mois après sa fin, ses précieux restes furent transférés dans l'église de Ke-ne et l'on remarqua avec un étonnement mêlé d'une sainte joie, que la main droite était intacte tandis que tout le reste du corps était en complète dissolution. Dieu manifestait par ce prodige la sainteté de son serviteur.

Le P. Bucharelli et neuf chrétiens tonkinois étaient en prison depuis une année, lorsqu'ils furent appelés au tribunal pour entendre leur sentence de mort. Ils étaient condamnés, les uns pour avoir prêché la foi chrétienne contrairement aux ordres du roi ; les autres pour l'avoir embrassée et propagée dans le royaume. Le P. Bucharelli s'inclina profondément pour témoigner à son juge le bonheur qu'il éprouvait de sa condamnation. Ses compagnons firent comme lui et tous se dépouillèrent gaiement de leurs vêtements pour se revêtir de la robe des condamnés.

Avant de quitter leur cachot, ils reçurent la sainte com-

munion des mains d'un prêtre indigène captif depuis plusieurs années ; puis ils se rendirent au supplice. " Alors, dit un narrateur, commence la scène la plus attendrissante : les chrétiens fendent les flots de la multitude et accourent se jeter aux pieds du missionnaire. Ils se taisaient, mais leurs soupirs et leurs larmes disaient assez haut qu'ils étaient frappés dans ce qu'ils avaient de plus cher : les douleurs du père navraient le cœur des enfants.

" Emu jusqu'au fond des entrailles par un si doux spectacle, le P. Bucharelli oublie ce qu'il souffre pour consoler ces chers néophytes. Il élève un instant ses yeux vers le ciel et s'écrie soudainement : " Courage ! mes frères " bien-aimés, courage ! mes enfants. Ne considérez pas le " supplice d'un moment qui nous est préparé, mais élevez " vos regards et vos cœurs vers la demeure éternelle. C'est " là que nous allons entrer ; bientôt nous nous reverrons " au ciel. "

Le missionnaire fut décapité le premier ; puis, où le père avait passé passèrent les enfants, et les neufs chrétiens subirent le même supplice.

De 1725 à 1735, la persécution se ralentit, mais elle reprit avec plus d'ardeur en 1736 à l'instigation d'un bonze appelé Thinh. Cette année même, quatre prêtres de la Compagnie de Jésus, les PP. Barthélemy Alvarez, Emmanuel d'Abreu, Vincent de Cuna et Jean Cratz, deux catéchistes et plusieurs fidèles tonkinois furent arrêtés, conduits à Ke-cho aujourd'hui Hanoi, et décapités le 12 janvier 1737.

Leur martyre émut profondément les chrétiens. L'un d'entre eux en perpétua le souvenir dans une longue poésie que Mgr Retord, alors simple missionnaire, retrouva un siècle plus tard, qu'il traduisit et adressa à M. Pelagaud, de Lyon, avec cette dédicace :

" J'ai appris que, sous l'autel de l'église de Tru-chu, étaient inhumés les corps de quatre prêtres jésuites, décapités pour la foi. J'ai pu retrouver un petit ouvrage en vers annamites qui raconte leur mort ; je l'ai traduit et je vous l'envoie.

“ Quand le naturaliste, après de longs voyages, a pu découvrir sous les glaces du pôle ou sur les plages brûlantes de la zone torride quelques plantes rares et curieuses, quand l’astronome après de longues observations a pu apercevoir une étoile nouvelle, un météore inconnu dans les régions aériennes, ces savants font part de leurs découvertes à leurs compatriotes; ils se glorifient d’avoir un peu élargi la sphère de la science.

“ Or, j’ai aussi trouvé quatre plantes rares qu’un orage furieux a brisées, quatre fleurs dont l’odeur suave parfume la terre que j’habite quatre astres qui ont jadis brillé d’une belle lumière, je vous fais l’hommage de ma découverte. ”

Nous allons extraire les principaux passages de cette traduction à laquelle la plume très souple de Mgr Retord a bien conservé le génie de la langue annamite.

* * *

“ Le ciel était pur, rouge et ardent, l’air était enflammé, les bienfaits du ciel étaient abondants, c’était comme la *pluie* du roi Nghiêu, comme le *vent* du roi Thuàn (1).

“ En haut la concorde régnait parmi les grands, en bas le peuple jouissait de la paix : les temps étaient favorables et doux, et moi Thàn-si, dans mon loisir solitaire, je prenais plaisir à considérer les exemples de vertus que nous ont laissés les saints des siècles passés. Soudain on entend du tumulte, la nouvelle se répand que quatre prêtres européens viennent prêcher la religion sur la terre annamite. De quelle joie furent transportés nos cœurs !

“ Quatre Pères, hommes saints et magnanimes, envoyés par le Souverain Pontife, abordent nos rivages. Le premier, supérieur des trois autres, se nommait *Barthélemi*, homme

(1) Nghiêu, Thuàn, deux rois chinois très célèbres. De là est venue cette manière de parler : pluie du roi Nghiêu ; vent du roi ; Thuàn pour dire une grande abondance de bonnes choses. Le premier de ces rois vivait 2357 et le deuxième 2358 ans avant J.-C.

plein de modestie et de vertu, de talents et de science, il possédait les cinq *Kings* et tous les *Sù* (1).

“ Ces quatre Pères, s’abandonnant à la volonté du Seigneur, dirent adieu à leur patrie l’année *dt-meo* (1736) pour aller à la recherche des brebis errantes. Corps et âme ils se jettent dans les bras du Maître du Ciel. Sans redouter l’immense abîme, ils s’enbarquent et l’œil fixé sur les étoiles, ils fendent les ondes écumantes, ils flottent sur la vaste étendue des eaux et ce n’est qu’après un an d’une pénible navigation qu’ils touchent la terre de Chine.

“ Ah ! les infortunés ! Il serait difficile de raconter tout ce qu’ils souffrirent sur ces rives inhospitalières : pris par les habitants, mis en prison, garottés, examinés, interrogés le jour et la nuit. Ce ne fut qu’après environ quatre mois de contradictions qu’il leur fut permis de faire voile pour Macao. Ils étaient remplis de sollicitude et d’amour pour la terre annamite. Aussi, bravant tous les dangers, ils résolurent de cingler vers nos bords.

“ Lorsque tout fut prêt, ils se remirent en mer avec le maître Tri, jeune clerc tonkinois, qui devait les introduire dans sa patrie. Un vent favorable enflait leurs voiles, et les flots battaient mollement les flancs du navire. En peu de jours, ils arrivèrent près de nos côtes. Aussitôt que le maître *Xa* (2) apprit cette nouvelle, il se rendit à bord du navire, afin de féliciter les quatre Pères et de les conduire à terre.

La joie était grande ; mais elle fut courte.

“ Cependant les maîtres Tri, Nghieu et *Xa* avaient déjà loué une grande barque avec un batelier. Les Pères y montent et ils arrivent en face de Trang-liet. Mais, ô impénétra-

(1) Les cinq *Kings* sont les livres où est la religion de Confucius. Le *Su* contient les annales des empereurs chiinois. Il paraît que le P. Barthélemi avait étudié les caractères chinois avant de quitter l’Europe. (*Note de Mgr Retord*)

(2) Le maître *Xa* était, à ce qu’il paraît, un catéchiste attaché à la mission dans quelque maison de Dieu près de la mer, probablement dans la maison de Ké-Sat. Il faut dire de même du maître Nghieu (*Note de Mgr Retord*)

ble volonté du Seigneur ! A Rây, ils s'aperçoivent qu'ils sont en danger ; des méchants les suivent, puis les prennent en flanc et pénètrent dans leur barque. Le maître Tri conjure les païens de s'éloigner. Vaine prière ! ceux-ci amarrent au rivage la barque des Pères et crient de toutes leurs forces : " — Venez voir des maîtres de la religion de Jésus de " crainte que dans la suite on ne crie à la calomnie.

" Venez voir, venez voir ! "

" Les missionnaires étaient prisonniers.

" Le 22, à la tombée de la nuit, ils arrivèrent à la ville royale. Qui pourrait dire tout ce qu'ils souffrirent pendant ce voyage : enveloppés dans une natte, comme des morts, cahotés fortement par la marche précipitée de leurs porteurs, ne pouvant ni voir la lumière, ni respirer un air pur, ni s'entretenir entre eux . . . Mais pourquoi vouloir tout dire ce qui ne peut pas l'être ? . . . "

" Pendant la première nuit que les Pères passèrent à la ville royale, on les garda fortement liés avec des cordes ; puis on les enferma tous ensemble dans une cage de bois, semblable à celle des tigres.

" Le lendemain matin, on les en retira, on les plaça sur une seule ligne, et on les fit asseoir sur des claies en face de la multitude avide de contempler les prédicateurs de la Religion. Là, les Pères recueillirent abondance d'opprobres, de mépris et d'insultes. Ils ne répondirent que par un silence plein de résignation et de confiance en Dieu. La faim, la soif, la fatigue, le chagrin étaient leur partage.

" Pendant la nuit, quel triste spectacle ils présentaient ; les ceps et les fers aux pieds, la cangue sur les épaules, les genoux forcément repliés, la figure pâle et abattue, la poitrine haletante, la bouche entr'ouverte et desséchée, les yeux appesantis par le sommeil. Mais tant de souffrances n'étaient rien pour eux. Seulement quand on voulut leur faire fouler la croix aux pieds, alors ils frissonnèrent de terreur, tendant les jambes, les mains et le cou : " Coupez

nos membres en morceaux ” voulaient-ils dire par ces “ gestes. Mais fouler l’image sainte, nous ne le ferons jamais. Le mandarin irrité prenait leurs pieds pour les mettre sur le crucifix et eux se prosternaient pour adorer et baiser l’image du Sauveur.

“ Pendant la nuit du 11 de la 12^e lune, au commencement de la 4^e veille, les exécuteurs de la haute justice arrivent, agitant des torches dans leurs mains. Après eux vinrent aussi dans la prison de l’Est, le vieillard Ong-Pho accompagné d’un chrétien nommé Ong-Thuat. Ces deux hommes dans leur douleur laissent tomber leur tête sur la poitrine du père Jean, et pleurent amèrement sans pouvoir prononcer une parole.

“ Le Père les console.

“ — Il faut, leur dit-il, vous abandonner de bon cœur à la volonté du Maître du Ciel, observer strictement la religion jusqu’à la mort, et nous nous rencontrerons au ciel. ”

“ Ils se dirent ensuite un dernier adieu. Le premier et le dernier jour de la vie sont des jours de grande douleur ; mais le moment où il faut se séparer de ceux qu’on aime, qui pourrait dire combien il est amer ?

“ Cependant les chrétiens ont appris que bientôt va sonner l’*heure fatale*, et déjà ils se sont rassemblés en grand nombre.

“ Vers sept heures du matin, le mandarin ordonne de conduire au supplice les prêtres étrangers.

“ Ici se multiplient les circonstances attendrissantes. Quel cœur pourrait être insensible au triste sort de ces hommes innocents ! Au sortir de la prison les chaînes qu’ils portaient aux pieds déchiraient leur chair, et le sang qui coulait rougissait leurs traces. Leurs mains étaient liées fortement, leurs têtes étaient nues malgré la chaleur du soleil, très ardent ce jour-là. Cependant ils semblaient heureux ; leur visage était souriant ; les mains jointes, ils

priaient le Seigneur de leur donner une grâce de force pour tout souffrir avec patience.

“ Arrivés à la porte principale de la ville, ils s'arrêtent un instant et l'huissier de la justice signifie leur sentence à chacun d'eux. Les quatre Pères doivent avoir la tête tranchée parce qu'ils sont étrangers et prédicateurs de la religion de Jésus. Le Maître Tri, leur interprète, est condamné à l'exil ; Chu-Qué, leur batelier, doit être employé au service des éléphants.

“ Quand le Maître Tri entendit prononcer cette sentence à haute voix, d'abondantes larmes inondèrent ses joues ; il se roula par terre et poussa des cris de douleur à fendre les cœurs les plus durs. Depuis Macao il avait partagé les souffrances de ses maîtres, il avait été pris avec eux, détenu chez le grand mandarin avec eux, incarcéré chez le capitaine Nôi-Tiên avec eux, mis dans la prison de l'Est avec eux, et conduit avec eux jusqu'à la grande porte de la ville, et voilà maintenant qu'il ne lui est plus donné de les suivre. Ils vont se reposer de leurs fatigues dans le port de la félicité, et ils le laissent exposé aux orages de la mer de ce monde. Il prie et conjure le mandarin de lui trancher la tête ; mais le mandarin est insensible à sa prière. Alors, saluant jusqu'à terre les saints martyrs, le front prosterné dans la poussière, il leur fait ses derniers adieux, et les répète mille fois. Cependant il faut se séparer. Les mandarins font conduire le Maître Tri vers le lieu de son exil ; et les quatre Pères restent seuls avec leurs bourreaux.

“ Tout ceci se passa aux portes de la ville, au commencement de la septième heure. Après cette scène tragique, on resserre les chaînes que les Pères portaient aux pieds et les cordes qui liaient leurs mains. A leur côté, sur deux lignes les soldats sont rangés par peloton. Au premier coup de cymbale ils se mettent en garde ; au deuxième ils tirent le glaive ; au troisième ils l'élèvent. Encore trois coups de cymbales ; ils s'ébranlent et marchent en ordre, tous habillés de

noir, excepté les domestiques des mandarins, vêtus de rouge. Ils s'avancent commandés par le général Phung-Sai. Leurs armes, frappés par les rayons du soleil, reluisent brillantes et terribles. Après eux vient une multitude innombrable, la foule est pressée comme les épis de riz dans un champ fertile.

“ Vers midi, on arriva au lieu du supplice appelé Quan-Bas. Déjà les bourreaux avaient élevé la colonne où les Pères devaient être attachés. Aussitôt ceux-ci s'agenouillent, joignent leurs mains et prient Dieu avec ferveur. La paix intérieure de leur âme, la résignation et la joie de leur cœur se décèlent sur leur front serein, et jettent la multitude qui les environne dans la plus grande admiration : “ Chose étonnante ! s'écrie-t-on, qu'ils sont si près de la mort, et en même temps si tranquilles et si contents ! ”

“ A une heure après-midi, on leur coupe les cheveux et on les attache à la colonne. Toujours les mains jointes et les genoux fléchis, l'esprit plongé dans l'oraison, ils ne regardent personne, ils méditent les souffrances de Jésus.

“ Enfin, la cymbale a donné le dernier signal, les bourreaux ont tiré leurs glaives et les têtes des quatre martyrs sont tombées. Elles roulent sur la poussière, leur sang coule à flots ; mais leurs âmes, délivrées des misères de ce monde, sont déjà entrées dans les demeures célestes de l'éternel bonheur. . . . ”

* * *

En 1745, deux dominicains Espagnols, François Gil de Federich, né à Tortose en Catalogne, et Mathieu Leziniana, né dans le diocèse de Valadolid, conquièrent également la palme du martyre.

“ Trois ans après, racontent les *Annales dominicaines*, Mgr Hilaire de Jésus, évêque de Corée et vicaire apostolique du Tonkin, vint à Luc-Thuy, et fit ouvrir le tombeau des martyrs, en présence de P. Ponsgrau, vicaire provincial,

et de plusieurs autres religieux. Un parfum suave s'exhalait de ces glorieuses dépouilles et remplissait les assistants d'une tendre émotion. La dévotion des fidèles, confirmée et encouragée plus tard par les premières décisions de l'Eglise, devint si générale qu'on résolut de transférer solennellement les corps des martyrs dans l'église de Luc-Thuy. Un religieux prononça l'éloge des confesseurs de Jésus-Christ, et après avoir chanté le *Te Deum* et respectueusement baisé les pieds des martyrs, on prit enfin le parti de les ensevelir près de l'autel de Notre-Dame du Rosaire.

“ Ainsi se termina la glorieuse carrière de ces deux Frère Prêcheurs. L'Eglise, toujours attentive à constater juridiquement les actes héroïques de ses enfants, a permis de procéder à la béatification et à la canonisation de ces deux Vénérables. ”

VIII

*Mgr Néez. — Ses lettres au roi de France et à la reine.
Tentative d'évangélisation du Laos*

Le vicaire apostolique du Tonkin oriental, Mgr Hilaire de Jésus, appartenait à l'Ordre des Augustins. Il sut allier dans des situations parfois très difficiles, la prudence, l'habileté, le courage et la sainteté.

Le vicariat apostolique du Tonkin occidental était sous la direction de Mgr Néez, né à Verneuil en 1680, d'une famille de petits bourgeois. Son père, échevin de la ville, donna plusieurs fois dans cette charge des preuves d'un caractère énergique et d'un jugement droit ; sa mère communiait chaque semaine, ce qui en ce temps de rigorisme, laisse supposer une éminente piété ; deux de ses frères embrassèrent l'état ecclésiastique. Le calme de sa parole, la gravité de son attitude, son application méthodique à l'étude étonnaient ses camarades qui, avec un sourire railleur,

caractérisaient ainsi ces qualités d'un âge plus mûr :
“ Tiens, disaient-ils en le voyant dans les rues de Verneuil, voilà le bonhomme Néez qui passe. ”

Néez ne perdit jamais les qualités distinctives de son enfance et de sa jeunesse, il les développa, les perfectionna, leur donna plus de consistance et de solidité ; le bonhomme Néez devint un homme, maître de soi, alliant la modération à l'énergie, la franchise à une grande habileté pratique.

Il fut supérieur de la mission pendant seize années, et ne fut nommé évêque de Céomanie et vicaire apostolique du Tonkin occidental qu'en 1739.

Lors de l'arrestation des Dominicains, Gil de Fédérich et Matthieu Leziniana, il éprouva de vives inquiétudes ; mais il fut rassuré par un billet d'un frère du roi. Ce billet, assez banal de forme comme beaucoup de ceux qu'écrivent les Annamites, pouvait en certains cas servir de talisman contre les agissements des mandarins. Le voici textuellement traduit :

“ Ma main et ma plume envoient mes très humbles respects au seigneur Père. J'apprends que le seigneur Père par compassion pour son petit-fils, prie continuellement Dieu pour moi, je lui en ai de grandes obligations. Je prie le seigneur Père de continuer toujours à se souvenir ainsi de moi, afin que je puisse recevoir l'aumône de la vertu du seigneur Père. Je le salue très humblement. ”

L'année suivante, le sixième frère du roi fit appeler un prêtre pour administrer les derniers sacrements à sa femme mourante, chrétienne depuis longtemps : il consentit même à régulariser la situation de l'infortunée qui, par faiblesse, avait continué à vivre en païenne avec un époux païen. A cette occasion, il entra en relation avec le vicaire apostolique. Accompagnant un jour le cortège royal qui passait près de la demeure épiscopale, il le quitta furtivement et vint saluer Mgr Néez ; il se prosterna quatre fois devant lui, le front contre terre, au grand étonnement des

assistants. Puis il examina attentivement l'évêque, récemment frappé de paralysie, il promit de lui envoyer des remèdes et de faire construire un nouveau collège. Il n'eut pas le temps de réaliser ces intentions charitables. A peine était-il de retour dans sa maison, qu'il tomba dangereusement malade. Aussitôt il demanda le baptême, et le reçut avec des sentiments d'une vive foi.

Un autre frère du roi avait eu tous ses enfants baptisés et désirait vivement voir Mgr Nééz. Ayant appris qu'il venait d'arriver dans un village voisin de Hanôï, il y courut, s'entretint avec lui pendant trois heures : puis au sortir de cette entrevue, il lui envoya des présents. Un oncle du Chua, baptisé dans sa jeunesse, et trop longtemps oublieux de ses devoirs, fut ramené par les exhortations de Mgr Nééz à la pratique de la religion.

On comprend que ces nombreuses relations du vicaire apostolique et de ses missionnaires avec des princes dusang leur aient permis de jouir d'une tranquillité relative. Sans doute, les princes annamites, qui n'ont aucune part dans le gouvernement et ne remplissent aucune charge publique, ne pouvaient arrêter un édit de persécution ou empêcher une exécution capitale lorsque la sentence était portée ; mais ils avaient sur les mandarins, préfets et sous-préfets, une certaine action due à leur fortune et à leur situation, ils pouvaient aisément les faire consentir à modérer leurs perquisitions, à changer le sens de leurs rapports, à traiter les chrétiens avec bienveillance. On ne saurait cependant comparer l'influence qu'ils avaient et l'appui qu'ils donnaient à l'influence et aux services des princes en Europe ; c'était la réflexion de l'évêque, et elle est très juste :

“ Lorsqu'on lira en Europe qu'un neveu du roi régnant a été baptisé, que son père qui est le propre frère du roi est fort affectionné à la religion et aime les missionnaires, que l'oncle maternel du Chua du Tonkin envoie chercher le curé pour lui administrer les sacrements, on s'imaginera, sans doute, que la religion a présentement de puissants

appuis du côté des hommes dans ce pays-ci ; et on se trompera certainement. Ce sont, à la vérité, des amis de la religion, ce sont des espèces de disciples de Jésus, mais qui sont encore cachés *Propter metum Judæorum*. Ainsi notre appui est le bon Dieu, qui n'abandonne pas ceux qui espèrent en sa miséricorde. ”

De sa pauvre cabane, Mgr Néez écrivit à Louis XV avec cette sorte de culte que nos aïeux professaient pour la royauté et son représentant et que nous, hommes d'une autre génération, ne connaissons point au même degré. Il disait ses craintes de la grave maladie que le prince avait eue à Metz en 1745, sa joie de la guérison, et le saluait de ce titre de Bien-Aimé que la France entière lui avait décerné. En s'adressant à la reine, la pieuse Marie Leczinska, l'évêque était plus prolix, il lui parlait comme à une chrétienne fervente, comme à la reine d'un pays véritablement soldat de Jésus-Christ, et traçait avec une sorte d'épanchement le tableau de sa mission. Nous ne saurions mieux faire connaître l'état du Vicariat du Tonkin occidental, au milieu du XVIII^e siècle, qu'en citant cette lettre.

“ Madame,

‘ L'odeur des vertus de Votre Majesté très chrétienne qui transpirent jusque dans ces pays éloignés, et les bontés qu'elle témoigne pour l'ouvrage de nos Missions Etrangères, m'inspirent la confiance de lui demander sa royale protection pour ce petit troupeau que la divine Providence a commis à mes soins. J'espère qu'elle ne l'en jugera pas indigne quand elle aura vu le récit abrégé que j'ose lui présenter.

“ Le Vicariat occidental du Tonkin, qui comprend la moitié du royaume, depuis son commencement jusqu'à présent, a été gouverné successivement, sans interruption, par quatre vicaires apostoliques français du séminaire des Missions Etrangères. Mes trois prédécesseurs ont eu tous trois le bonheur de porter les fers pour la foi de Jésus-Christ. Le Seigneur ne m'a pas encore jugé digne de cet honneur.

“ Le Saint-Siège ayant recommandé expressément à nos vicaires apostoliques de s'appliquer particulièrement à l'éducation et à la formation du clergé des naturels du pays, ils ont cru ne pouvoir mieux faire que d'y employer tous leurs soins et tous leurs travaux. Le bon Dieu a bien voulu y donner sa sainte bénédiction, de sorte qu'ils ont

pu élever au sacerdoce soixante-seize prêtres tonkinois, dont plusieurs ont généreusement confessé la foi devant les tribunaux infidèles, et deux en particulier ont été condamnés à finir leur vie dans les prisons de la ville royale où ils sont morts en odeur de sainteté. ”

Il parlait ensuite des catéchistes et des séminaristes et terminait par l'exposé des travaux des religieuses Amantes de la Croix.

“ Un autre objet qui ne peut pas manquer d'être agréable à Votre Majesté, c'est la communauté de vierges Amantes de la Croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ce sont de pauvres filles au nombre d'environ quatre cents, qui, dispersées en une vingtaine de maisons, vivent de leur petit commerce et du travail de leurs mains, mènent une vie très pénible, très laborieuse et très pénitente, ne mange jamais de viande que trois jours de l'année et qui, en regard de l'essentiel de l'observance religieuse, c'est-à-dire dans les principales vertus de chasteté, pauvreté, et obéissance, n'en céderaient en rien à la plupart de nos communautés religieuses d'Europe. Quant au nombre des chrétiens répandus dans mon vicariat, il se monte environ à cent vingt mille ; mais quelque considérable que paraisse ce nombre en lui-même, comparé aux infidèles qui restent encore à convertir, on peut dire sans exagérer que de cent parties, il n'y en a pas encore une de convertie. Nous serions bien content Madame, si nous pouvions tranquillement employer nos petits travaux à continuer l'ouvrage dont nous venons de donner un légère esquisse à Votre Majesté. Mais comme tout l'ouvrage de Dieu doit être marqué au coin des persécutions, l'ennemi de toute justice vient de nous en susciter une des plus violentes.

“ De Votre Majesté.

“ Le très humble et très obéissant serviteur et sujet.

LOUIS,

Evêque de Céomanie,

Vicaire apostolique du Tonkin occidental. ”

* * *

Sous son successeur, Mgr Reydellet, les missionnaires résolurent de commencer l'évangélisation du Laos. Ils y étaient poussés par leur ardeur pour la conversion des infi-

dèles, et aussi par le désir de réaliser un projet dont les missionnaires s'entretenaient souvent dans leurs lettres et dans leurs conversations.

Connaissant mal le climat insalubre et les obstacles matériels d'un séjour prolongé dans les montagnes et les forêts de l'ouest, ils espéraient pouvoir y fonder en dehors des atteintes du gouvernement annamite, des postes qui leur serviraient de refuges pendant les persécutions et un séminaire dont les élèves jouiraient de la tranquillité et de la paix nécessaires aux études.

Situé entre l'Annam, le Cambodge, le Siam, la Birmanie et la Chine, le Laos comprend une superficie d'au moins 500,000 kilomètres carrés couverts de nombreuses forêts, arrosés par de grands fleuves.

Le pays est très montagneux, très accidenté et exposé à de fréquentes inondations. Il est habité, en grande partie, par une population appartenant ainsi que les Siamois à la famille Thaï, et désignée par les Birmans sous le nom de Chan. Dans l'est, près du Tonkin et de la Cochinchine, sur les hauts plateaux, habitent les tribus sauvages connues sous la qualification générique de Moïs et portant les noms différents de Phouon ou Phouen, de Tho, de Samna, de Mili, de Sa, etc.

* * *

Si nous étudions leur religion, nous voyons que les Laotiens sont bouddhistes mais d'un bouddhis peu orthodoxe, mêlé de toutes sortes de pratiques superstitieuses ; ils croient aux sorts, aux présages, aux esprits, aux démons auxquels ils font de nombreux sacrifices ; ils ont des sorciers dont le rôle est très souvent rempli par une femme, qui conjure les esprits en dansant jusqu'à tomber de fatigue dans une crise nerveuse. Afin d'éloigner les génies malfaisants, ils construisent des petits fétiches en bambou ou en

rodin et les posent à la porte d'entrée de leur enclos ou sur une perche plantée au bord du chemin. Quand ils sont en voyage, ils font près de leurs campements des fétiches avec quelques rotins croisés en treillis.

Chez les Moïs, il n'y a pas de religion proprement dite, si par religion on entend un corps de doctrine avec ses dogmes et ses mystères transmis par un enseignement régulier. Tout se borne à un ensemble de superstitions extrêmement nombreuses, qui enserrent l'homme dans les actes de son existence entière. C'est, en somme, le fétichisme animiste, le culte des esprits et des morts, la crainte des forces naturelles, la croyance à une autre vie et plus ou moins vaguement à une puissance supérieure.

*
* * *

En 1771, Mgr Reydellet chargea deux catéchistes d'aller explorer le pays, de s'enquérir des dispositions des habitants et de choisir un village convenable à une première fondation ; en même temps il demanda au Saint-Siège juridiction sur le Laos.

La réponse de Rome fut favorable, et Mgr Borgia, secrétaire de la Propagande, écrivit à l'évêque le 17 janvier 1773 que le Pape étendait ses pouvoirs sur le Laos sans cependant l'annexer à la mission du Tonkin occidental.

Lorsque cette lettre arriva, les catéchistes, envoyés par Mgr Reydellet, étaient de retour de leur voyage d'exploration. Ils étaient partis de la province de Nghean, avaient remonté le Song-ca d'abord et ensuite son affluent le Song-con, ils avaient visité une partie du Trân-ninh que les missionnaires de cette époque appellent le Petit-Laos par opposition au Grand-Laos ou Laos-chan qui est situé plus au nord. Ils racontèrent qu'ils avaient trouvé quelques chrétiens tonkinois réfugiés dans les montagnes pour échapper à leurs créanciers, que plusieurs tribus étaient en guerre, mais

que dans le Tràn-ninh, de nombreux habitants leur avaient promis d'embrasser la religion, s'ils venaient se fixer parmi eux. Le voyage les avait d'ailleurs extrêmement fatigués, et ils priaient Mgr Reydellet de leur permettre de se reposer pendant plusieurs mois avant de repartir.

* * *

On ne pouvait attendre davantage d'une première tentative confiée à deux catéchistes ; il restait à envoyer un missionnaire européen pour juger en dernier ressort de la situation, et savoir s'il était possible de fonder un établissement stable. Malheureusement des troubles civils et religieux venaient d'éclater au Tonkin ; ils ne laissaient pas à l'évêque les hommes, le temps, les ressources et la liberté indispensables à toute fondation nouvelle. Si la mission eût été établie, on eût pu la continuer ; mais l'inaugurer en pleine tourmente était impossible.

IX

Troubles civils et religieux

Les troubles civils et religieux qui agitaient le Tonkin avaient commencé en 1765. En cette année, le Chua de Cochinchine, Vo-Vuong, déshérita son fils aîné et désigna pour lui succéder un autre de ses fils Dué-tong, né d'une femme de second rang. Un ambitieux vulgaire, Phuoc, sans autres talents que ceux de l'intrigue, prit en main le pouvoir, s'empara de l'héritier légitime qui mourut en prison et gouverna sous le nom du nouveau prince. Sa conduite hautaine et vexatoire provoqua un mécontentement général, une étincelle jaillit et alluma le feu de la guerre civile. Dans la province du Binh-Dinh, deux frères, Nhac et Hué, et un

de leurs parents, Lu, profitèrent de l'impopularité de Phuoc pour lever l'étendard de la révolte. A la tête d'une bande de voleurs grossie des séditieux, ils s'emparèrent de la ville de Qui-Nhon. Sur leurs étendards, ils avaient mis cette inscription : Tây-Son, montagnards de l'Ouest, et c'est pour cette raison qu'eux et leurs partisans furent désignés par ce nom et que leur révolte le porte également.

Dans l'espoir de se délivrer de la tyrannie du régent et de chasser les Tay-son, des mandarins cochinchinois demandèrent du secours au roi du Tonkin, et surtout au Chua, Trinh-Sum, plus maître que le souverain. C'était ouvrir la porte à d'ambitieuses espérances. Depuis plus d'un siècle, en effet, les Trinh essayaient d'établir leur domination personnelle sur la Cochinchine en anéantissant celle des Nguyên.

Une armée tonkinoise marcha donc aussitôt sur Hué, prétendant aller au secours de Dué-Tong, et en réalité préméditant de s'emparer du pays.

Elle fut battue et les Tay-Son, poursuivant le cours de leurs exploits, envahirent le Tonkin et, sous le commandement d'un des leurs, Hué, s'emparèrent de Hanoi.

Puis leur chef se mit en règle avec la Chine qui, à l'appel du roi du Tonkin, avait argué d'un droit fort hypothétique de suzeraineté ; il donna de grosses sommes au vice-roi du Yunnan, qui protesta des bonnes intentions des rebelles, envoya de riches présents à la cour de Pékin et ses droits furent reconnus. L'or arrangea tout, c'est un agent bien supérieur aux diplomates de carrière.

L'empereur de Chine déclara que, dans le fait même de l'échec de Lê-Chieu-Thông, dans la perte du sceau royal et des lettres d'investiture, il y avait une preuve certaine que le ciel s'était prononcé contre la famille Lê, qui désormais ne pourrait plus régner.

L'arrêt impérial a été confirmé par les événements ; la dynastie des Lê s'est éteinte sans reconquérir le trône, elle avait duré 361 ans et donné 27 rois à l'Annam.

C'est sous l'un de ces rois, Lê-Thân, que le christianisme s'était implanté définitivement dans l'Indo-Chine orientale. Il y avait été tantôt assez favorablement traité, tantôt proscrit, jamais franchement accueilli, moins encore ouvertement protégé ; mais il serait injuste de faire porter la responsabilité directe de cette état de choses aux Lê dont la puissance était déjà, à cette époque, complètement absorbée par celle des Nguyễn en Cochinchine et des Trinh au Tonkin.

Vigoureuse à ses origines, cette race s'était peu à peu affaiblie et laissé dominer ; enfin, après avoir perdu tout pouvoir et tout prestige, l'exil seul lui resta. C'est trop souvent le sort des dynasties qui tombent ; la terre, qui a vu leur grandeur, ne semble pouvoir supporter leur infortune ; on dirait que, pour s'endormir du grand sommeil de la mort et disparaître de la scène du monde, où elles ont joué le premier rôle, elles ont besoin d'être loin du théâtre de leur gloire, au milieu des solitudes d'une contrée étrangère. Pour seule consolation, la Providence, qui semble les rejeter, leur permet de mourir en s'enveloppant dans les plis de leur drapeau, tenu par quelques partisans toujours rares de l'infortune et du malheur.

Pendant ces guerres et avant que les Tay-Son ne fussent devenus maîtres de Hanoi et que le gouvernement des Lê n'eût été renversé, un dominicain espagnol, le P. Hyacinthe Castaneda, et un dominicain tonkinois, le P. Vincent Liém, avaient encore illustré par leur martyre les annales de l'Eglise du Tonkin.

Le 5 août 1773, le P. Hyacinthe Castaneda allait voir un malade, un infidèle l'aperçoit, le dénonce et le fait saisir. Le mandarin chargé de la conduite de cette affaire se contente d'abord d'exiger une forte rançon, fait enfermer le prisonnier dans une cage et ordonne de l'exposer ainsi aux ardeurs du soleil. Il espérait, par ce moyen, amener les chrétiens à lui offrir une somme d'argent considérable. Soit que le P. Castaneda eût défendu de le faire, soit qu'on

ne voulût pas exciter la cupidité des persécuteurs, personne ne se présenta.

Pas d'argent, pas de justice ! Le mandarin poursuivit les chrétiens, fit d'actives recherches, et, le 3 octobre, s'empara d'un autre Frère-Prêcher tonkinois, nommé Vincent Liém ; il porta ensuite ses plaintes au roi, et accusa les missionnaires d'être des chefs de rebelles.

Ce mensonge produisit son effet : le roi, saisi de crainte et de fureur, ordonna de conduire aussitôt les coupables devant lui.

Le 27 octobre, les deux missionnaires, toujours enfermés dans leurs cages, furent donc transportés à la capitale et quelques jours après décapités.

La couronne sanglante de l'Eglise du Tonkin devait bientôt s'orner de nouvelles fleurs.

Les Tay-Son, qui d'abord n'avaient pas inquiété les chrétiens, changèrent de conduite.

Le 28 août 1798, un prêtre indigène, le P. Jean Dat, fut décapité.

La tête des missionnaire fut mise à prix à cent ligatures. Le P. Vinh se sauva dans les forêts des environs de Kébang ; quelques païens, l'y ayant vu seul, eurent pitié de lui, l'accueillirent dans leur maison, jusqu'à ce que les chrétiens fussent en état de lui offrir un asile. Le P. Tan s'échappa dans les forêts à plus d'une demi-journée de Huong-Phuong. Le P. Chieu, le plus ancien des prêtres indigènes, s'enfuit en Cochinchine, se faisant passer pour médecin, et le P. Hanh se déguisa en marchand d'arec ; mais il joua mal son rôle, fut découvert et obligé de prendre la fuite.

M. Guérard creusa avec les mains dans la falaise de Xom-Che une petite grotte d'environ quatre pieds de long sur deux de large, il fit le toit avec ses vêtements suspendus à trois petits arbrisseaux. Un jeune homme, le seul qui connût son asile, lui apportait le riz nécessaire à sa nourriture.

Cette situation ne désespérait pas les missionnaires ; elle arrêta même beaucoup moins leurs travaux qu'on ne l'eût pu supposer.

* * *

Le 22 décembre de cette même année, le vicaire apostolique du Tonkin occidental, Mgr Lamothe, sortit de sa cachette pour faire une ordination qui fut l'occasion d'un péril gaiement évité. Malgré toutes les précautions, le secret avait été mal gardé. Les satellites, avertis de la présence de l'évêque, réussirent à le prendre. Ils lui lièrent les mains, puis le chef de la bande, tout en menaçant de le livrer aux mandarins, ne négligea pas d'insinuer que ses sentiments d'humanité pourraient le porter à le mettre en liberté moyennant trois cents onces d'argent. Les chrétiens du village n'avaient pas pareille somme à leur disposition ; ils demandèrent la permission d'aller faire une collecte dans les paroisses voisines. Les soldats y consentirent et promirent d'attendre ; mais bientôt, craignant une surprise, ils changèrent d'avis et partirent avec leur prisonnier pour le prétoire.

“ Sur la route, raconte le coadjuteur de l'évêque prisonnier, les satellites ne laissaient approcher aucun homme ; mais cédant aux instances des femmes chrétiennes, ils me permirent de me reposer dans une maison isolée sur le bord du fleuve. Cette maison appartenait à des néophytes qui proposèrent de nous donner à dîner, pendant que le chef des satellites était allé chercher le bac. Le passeur, un bon chrétien, eut la prudence de le couler à fond.

“ Bientôt arrivèrent un grand nombre de femmes, qui embarrassaient fort les trois satellites, et presque en même temps plusieurs hommes armés firent jouer de gros bâtons sur le dos de mes gardiens. Ceux-ci ne pensant plus qu'à chercher leur salut dans la fuite, me laissèrent libre ; je sortis de la maison comme en triomphe ; un palanquin m'attendait, et je fus transporté sur les montagnes aux acclamations d'un grand nombre de néophytes accourus à mon secours par des routes détournées. Ils arrêtaient cinq satellites qu'ils forcèrent de rendre mes effets. ”

Les battus paient quelquefois l'amende, au Tonkin comme ailleurs. Les chrétiens ne se tirèrent pas de cette affaire sans déboursier un peu d'argent ; mais les satellites portèrent la cangue plus de trois mois et dépensèrent quihze cents piastres, pour sauver leur vie.

Ils ne furent pas les seuls à se repentir d'avoir essayé d'arrêter des missionnaires.

Des pirates s'emparèrent de Mgr Longer et exigèrent, pour le relâcher, une forte somme d'argent ; sinon, disaient-ils, ils le livreraient aux mandarins. Instruit de l'arrestation de l'évêque qu'il aimait et estimait, le gouverneur de la province forma une escouade de soldats chrétiens et leur donna ordre de le délivrer. Ceux-ci s'empressèrent d'obéir : ils tombèrent à l'improviste sur les brigands, les battirent, les firent prisonniers et les conduisirent enchaînés au tribunal. Le mandarin accabla les captifs de reproches sur leur piraterie, il les dénonça au vice-roi comme perturbateurs du repos public, et, après les avoir retenus quelques semaines, leur fit donner une forte bastonnade qui, à l'avenir, les rendit plus prudents même envers les proscrits étrangers.

* * *

Tout les mandarins n'avaient pas les sentiments de ce gouverneur. M. de la Bissachère s'était retiré sur un îlot montagneux éloigné de quatre heures de barque de la côte et, disait-on, habité par le diable. Il y faisait, selon son expression " société avec les oiseaux de mer et les oiseaux de proie " et était nourri par des pêcheurs qui, tous les dix ou douze jours, lui apportaient du riz ; il resta sept mois dans cet asile. Lorsque les mandarins le surent, ils envoyèrent dix-sept barques et trois cents soldats faire le blocus de l'île et interdirent, sous peine de mort, au chef du port de mer le plus proche, de laisser sortir aucune barque de commerce ou de pêche. Au milieu d'une nuit sombre, plusieurs

compagnies descendirent à terre le fusil à la main et la mèche allumée ; elles firent le tour de l'île, essayèrent de gravir la montagne hérissée de rochers et de buissons d'épines, pendant que d'autres cherchaient un second point de débarquement. A ce moment même, sur le sommet de l'îlot, M. de la Bissachère célébrait la messe, offrant à Dieu sa vie pour la persévérance des chrétiens et la conversion des païens. Le saint sacrifice achevé, il fit ses recommandations à ses catéchistes :

“ — Allez voir de quel côté viennent les soldats, leur dit-il, et lorsque vous vous en serez assurés, fuyez du côté opposé. Quand je serai arrêté, on ne vous cherchera plus, vous reviendrez prendre les objets du culte et tout ce que j'ai caché ici. Vous retournerez ensuite sur le continent, et vous prierez un prêtre indigène, de venir, déguisé en mendiant, me donner l'absolution au sortir d'un de mes interrogatoires. ”

Ces précautions furent inutiles. Les soldats débarqués renoncèrent bientôt à leur pénible ascension, déclarant le lieu inhabitable ; ceux qui étaient restés sur leurs jonques, secoués par la tempête et éprouvés par le mal de mer, partagèrent leur avis. Furieux de leurs peines et de leur déconvenue, les mandarains s'en prirent à l'accusateur, qui menacé d'être jeté en prison, se cacha pendant un mois. A son retour, les pêcheurs et les commerçants, sous l'impression de la perte que leur avait causée la défense de sortir du port, l'obligèrent à leur donner un dédommagement considérable.

X

Gialong et Mvnh-mang et le début des grandes persécutions

Le vicaire apostolique du Tonkin oriental était Mgr Delgado. Nommé évêque de Mellipotanie et coadjuteur de Mgr Félicien Alongo, le 11 février 1794 ; il avait été placé à la

tête de la mission en 1799. Cette même année, il désigna Mgr Hénarès pour son coadjuteur, avec le titre d'évêque de Fes-seiten.

Ces deux évêques fournirent à l'Eglise du Tonkin le plus grand exemple de longévité et de gloire apostolique qui se soit vu en semblables circonstances. Leur carrière ne compte pas moins d'un demi-siècle d'apostolat laborieux dans la mission la plus pénible du monde, souvent au milieu des persécutions les plus périlleuses ; et pour la rendre plus glorieuse aux yeux des hommes, plus sainte aux regards de Dieu, elle fut couronnée par le martyre. Ils étaient arrivés ensemble au Tonkin, ils en partirent ensemble pour le ciel à peu de jours de distance. Jamais ils ne se séparèrent, unis durant leur vie dans une même règle et dans un même but ils le seront encore à la mort par une même foi et par un même courage, comme nous le raconterons plus loin.

* * *

Cependant une nouvelle dynastie, celle des Nguyen, venait de s'emparer du trône des Lê et de réunir sous son sceptre l'Annam tout entier (Cochinchine et Tonkin). Son chef, Gialong, avait dû sa victoire définitive à un évêque français, le vicaire apostolique de la Cochinchine, Mgr Pigneaux de Behaine, qui vint à Paris demander des secours pour le prince fugitif, et conclut le traité de 1787, qui fut le premier pas de la France vers la conquête de l'Indo-Chine.

Pendant son règne, qui dura jusqu'en 1820, Gialong se montra moins favorable aux missionnaires et aux catholiques qu'on ne l'avait espéré, que la simple reconnaissance ne lui en faisait un devoir, mais il ne fut cependant jamais persécuteur.

Son fils et successeur Minh-Mang ne marcha pas sur ses traces et mérita le surnom de Néron annamite, il détestait et craignait les Européens, et, dès le début de son règne, il manifesta ses sentiments.

Il reçut assez mal une ambassade anglaise envoyée par le gouverneur général du Bengal et conduite par John Crawford. Les officiers français eux-mêmes, au dévouement et à l'habileté desquels son père avait dû le trône, ne furent pas mieux accueillis. M. Chaigneau, l'un des plus distingués parmi eux, était revenu en France en 1819. En 1821, il repartit pour Hué avec les titres d'agent de France auprès du roi de Cochinchine, de consul et de commissaire du roi pour la conclusion du traité de commerce.

Il emportait aussi des présents et une lettre de Louis XVIII pour le roi d'Annam ; il ne put réussir dans aucune de ses négociations, et le mandarin des étrangers écrivit à notre ministre de la marine une lettre, où la volonté de ne pas avoir de relations avec la France perce dans chaque mot.

“ Les frontières du royaume d'Annam, disait-il, sont situées aux extrémités du midi et celles de la France aux extrémités de l'occident, les limites des deux Etats sont séparées par plusieurs mers ou par une distance de plusieurs milliers de lieues. Les habitants de notre pays peuvent rarement arriver jusqu'au vôtre... Si vos concitoyens désirent commercer dans notre royaume, ils se conformeront aux règlements comme cela est raisonnable ; d'ailleurs, ils ne feront aucun gain, car notre pays est très pauvre. ”

En 1824, M. Courson de la Ville-Hélio, commandant la *Cléopâtre*, mouilla à Tourane ; le roi refusa de le recevoir. En 1825, MM. Chaigneau et Vannier, les deux derniers survivants des compagnons de l'évêque d'Adran, se voyant en butte à la jalousie des grands mandarins et à la haine du prince, durent revenir en France et abandonner cette terre d'Annam dont ils avaient fait leur seconde patrie.

* * *

Un peu plus tard, le capitaine de Bougainville, commandant la *Thétis*, parut dans le port de Tourane ; il apportait

une lettre de Charles X. Minh-Mang se contenta de lui envoyer des présents, d'ordonner à ses mandarins de le traiter avec honneur quand il descendrait à terre ; mais il refusa de recevoir la lettre du roi de France, sous prétexte " que cette lettre était écrite en français, et que personne ne pouvait la lui traduire. "

Il tenait une conduite analogue envers les missionnaires ; beaucoup parmi ses courtisans le poussaient dans cette voie.

Un jour, l'un d'eux lui cita l'exemple des princes japonais qui avaient détruit la religion catholique à force de supplices.

" — Laissez-moi faire, répondit le roi. J'ai mon plan qui est bien meilleur. "

Ce plan fut bientôt connu. Il consistait en deux opérations principales : fermer absolument l'entrée de l'Annam aux nouveaux missionnaires, appeler à la cour ceux qui étaient déjà dans le royaume et les mettre dans l'impossibilité de remplir leur ministère.

Le roi espérait qu'en enlevant les pasteurs, le troupeau serait vite dispersé.

Quoi qu'en pensât Minh-Mang, son plan n'était pas d'un succès certain ; il supposait trop facilement que les prédicateurs de l'Évangile ne pénétreraient pas dans son royaume. L'indolence des Annamites ne pouvait lutter avec avantage contre le zèle des prêtres catholiques. Surveillés ou arrêtés sur un point, les apôtres renouvelleraient sur un autre une tentative qui serait plus heureuse.

* * *

La vénalité des mandarins, plus désireux d'obtenir de l'argent que de satisfaire leur haine, devait aussi entrer en ligne de compte. Pourvu qu'ils y missent le prix, les missionnaires étaient sûrs qu'au moins, de temps à autre, les

gardiens des côtes et des ports fermeraient les yeux. A défaut des Européens, les prêtres indigènes étaient assez nombreux et assez bien formés pour empêcher la ruine de l'Eglise du Tonkin. Par là même, le plan de Minh-Mang croulait comme un château de cartes. Dans leurs conceptions, les ennemis du catholicisme oublient toujours une chose, sans doute parce qu'ils en ignorent la valeur : la foi, qui veut et cherche avant tout le salut des âmes, et, pour l'obtenir, jette l'or sans compter, brave les périls et se rit de la mort.

Le grand édit de persécution parut en 1833, le 6 janvier. Il se terminait par ces mots :

“ Dorénavant, si quelqu'un est reconnu ou accusé comme professant ces abominables usages (des chrétiens), il sera puni avec une souveraine rigueur, afin de détruire par là cette religion, jusqu'à sa dernière racine. ”

* * *

Quant ces dispositions furent connues du public, “ la terre parut trembler sous les pieds des chrétiens, écrit M. Retord ; les églises, les presbytères, les collèges disparurent : tout fut caché soigneusement pour être relevé dans des temps meilleurs. Les missionnaires se blottirent dans les réduits les plus vils, les plus profonds et les plus solitaires.

“ C'est avec beaucoup de plaisir, écrivait Mgr Delgado à un prêtre français du Tonkin Occidental, que j'ai reçu votre aimable lettre dans mon domicile accoutumé, où depuis plusieurs mois je suis obligé de rester caché, à cause des craintes que nous éprouvons le jour et la nuit ; car les prêtres indigènes seuls peuvent visiter quelques parties de leur district, mais secrètement et avec beaucoup de prudence et de précaution. Pour nous autres Européens, il nous est impossible, dans ce Vicariat, de sortir sans un danger prochain de tomber entre les mains de nos ennemis, qui, poussés par l'amour de l'argent plus que par la haine de la religion, font des recherches partout, même dans l'intérieur des maisons, pour prendre quelques Européens.

“ Vous devez comprendre par là quel plaisir votre lettre a causé à votre ami, déjà vieux et infirme, qui, pour éviter de plus grands maux, reste enfermé dans une prison volontaire, où il exerce comme il peut les devoirs de sa charge, attendant avec anxiété la paix et la tranquillité de ce malheureux royaume. Il n’y a pas de paix tant que l’injustice y régnera, comme elle y règne maintenant, parce que, selon la parole de Dieu, l’injustice rend les peuples malheureux. ”

Le premier martyr qui paya de sa vie l’obéissance des mandarins à l’édit de Minh-Mang fut un prêtre tonkinois, le P. Pierre Tuy.

Il était allé porter les derniers sacrements à un malade du village de Thanh-Trai, habité par un petit groupe de chrétiens perdus au milieu des infidèles ; il y fut arrêté par les satellites qui le conduisirent au mandarin. On essaya de le racheter, mais le sous-préfet mit pour condition que le prêtre déclarerait qu’il était médecin.

Le P. Tuy se refusa à ce mensonge et fut transféré dans la capitale de la province.

Malgré ses soixante ans, on lui imposa la cangue et on le mit en prison.

Quelques jours plus tard, le préfet l’appela et l’interrogea :

“ — Es-tu prêtre chrétien ?

“ — Oui, je suis prêtre chrétien.

“ — Es-tu chef de religion ?

“ — Je suis chef de religion, mais d’autres sont au-dessus de moi.

“ — Ecoute, tous ceux qui te voient sont émus de compassion, personne ne veut te condamner à mort, nous ne le voulons pas non plus ; fais-moi donc un écrit pour me déclarer que tu es médecin, alors nous pourrons te sauver ; ne crains-tu pas la mort ?

“ — Je ne la crains pas, et quelle qu’elle soit peu m’importe ; tout le monde doit mourir ; que l’on meure doucement dans son lit, que l’on soit dévoré par le tigre ou par

les poissons, percé de lances, décapité, coupé en morceaux, il faut toujours mourir ; pourquoi donc craindrais-je la mort ? ”

Il fut reconduit en prison où il demeura trois mois, aimé de tous, des mandarins, des soldats, des autres détenus.

“ Hélas ! disaient ces derniers, incarcérer et traiter comme un scélérat un homme d'une si grande douceur et d'une si belle vertu, n'est-ce pas un crime ? ”

Interrogé plusieurs fois, n'ignorant pas la bonté du mandarin auquel il répugnait de frapper un vieillard, il persista à dire qu'il était prêtre.

Les magistrats prévinrent de son arrestation le conseil royal.

Mais leur rapport très bienveillant permettait d'espérer que quelques barres d'argent suffiraient pour obtenir la libération du captif ; cette issue semblait d'autant plus probable, que les lois annamites défendent de mettre à mort toute personne âgée de soixante ans et au-dessus.

Ces prévisions furent déçues ! Pierre Tuy inaugura dans les missions du Tonkin, au XIXe siècle, l'ère glorieuse du martyr qui devait se prolonger pendant tant d'années.

Le roi, heureux de trouver l'occasion d'assouvir sa haine contre le nom chrétien, répondit le 10 octobre au rapport des mandarins :

“ Tuy a déclaré être prêtre et enseigner au peuple la religion catholique, il doit être décapité. ”

* * *

Le 11 octobre, de grand matin, on le conduisit au supplice. Il s'y rendit comme à une fête, marchant avec un visage si gai et si radieux que les mandarins, les soldats et la foule immense des spectateurs disaient n'avoir jamais vu un homme aller si vaillamment à la mort.

Au marché de Quan-Ban où devait avoir lieu l'exécution,

un chrétien étendit des nattes sur lesquelles devait s'agenouiller le prêtre.

Tout d'un coup, chose qui frappa vivement les témoins, le soleil se couvrit d'épais nuages, et les assistants de se demander : " — Qu'y a-t-il de divin en cet homme, pour que le ciel s'obscurcisse ? "

" — Mon fils, demanda le martyr au chrétien Bernard Thu, indique-moi l'Orient. "

Le fidèle fit un geste, et Pierre Tuy se mit à genoux le visage tourné de ce côté.

Bernard pria qu'on voulut bien laisser le prêtre réciter ses prières :

" — Oui, répondit le mandarin, et quand il aura terminé, tu viendras me prévenir. "

Puis il offrit au P. Tuy quelques sapèques, que le roi, selon la coutume, donne aux condamnés pour acheter un peu de nourriture ou du vin. Le confesseur les refusa et continua sa prière qui fut assez longue.

Quand elle fut achevée, Bernard Thu se prosterna en disant :

" — Je salue le Père. Il lui est maintenant donné d'aller au séjour de la félicité qu'il a si longtemps désiré. Moi, qui reste dans cette vallée de larmes, je prie le Père de se souvenir de moi.

" — Mon fils, répondit le martyr, sois courageux ; tu seras récompensé. "

Quatre fois le chrétien se prosterna, et quatre fois le prêtre lui fit la même réponse ; il ajouta ensuite :

" — Tout est prêt. "

Les cymbales résonnèrent et un soldat trancha la tête au P. Tuy.

XI

Martyre de M. Cornay et de Xavier Can

Les missionnaires français et espagnols ne devaient pas être moins privilégiés que les prêtres tonkinois et eux aussi eurent le bonheur de verser leur sang pour Jésus-Christ.

Le premier français arrêté au Tonkin fut Jean-Claude Cornay, du diocèse de Poitiers. Voici en quelles circonstances.

Un chef de pirates avait été chassé de Bau-nô, province de Son-Tay, et ensuite fait prisonnier. Pour se venger du village qui l'avait expulsé, il le dénonça comme recélant, contrairement aux édits, un prêtre européen, qui était M. Cornay. Les mandarins, assez bienveillants en ce moment, refusèrent de recevoir la plainte.

Les Annamites ont l'imagination féconde ; les mensonges, les faux témoignages leur sont familiers, les histoires inventées de toute pièce ne leur coûtent rien.

La femme du condamné se présenta d'abord au missionnaire, sous le spécieux prétexte qu'elle voulait embrasser le catholicisme ; puis sûre de la présence du prêtre à Bau-no, elle imagina contre lui une calomnie fort grave et la voulut appuyer sur des faits.

Pendant une nuit, elle enfouit des armes près du presbytère, et alla ensuite accuser le village d'être le foyer d'une insurrection fomentée par un prédicateur étranger. Le gouverneur, qu'il crût ou non la chose vraie, ne pouvait refuser de recevoir l'accusation ; il envoya donc un général faire le blocus de Bau-no, et le 28 juin 1837, quinze cents soldats, renforcés de trois cents païens, cernèrent la chrétienté et l'occupèrent militairement.

Le maire, un catholique, fut sommé de livrer les armes et de nommer les chefs de la révolte. Naturellement il nia les

faits ; mais lorsque les païens apportèrent les piques et les lances qu'ils avaient cachés quelques jours auparavant, lorsque les mandarins ordonnèrent de le frapper, le malheureux avoua tout ce qu'on voulut, et dénonça le missionnaire. Celui-ci était à quelques pas de là, caché dans un épais buisson ; le maire, ignorant l'endroit précis, n'avait pu l'indiquer. Les soldats commencèrent une battue générale et arrivèrent bientôt près du fugitif.

* * *

L'apôtre a lui-même raconté les détails de son arrestation et des premiers jours de sa captivité :

“ Quand je vis pénétrer dans mon buisson les longues lances armées de fer, je sortis de ma cachette et me livrai aux soldats. On coupa aussitôt une liane, et pendant qu'on m'attachait les bras derrière le dos, je m'offris à Jésus garroté.

“ Conduit aussitôt devant le mandarin, j'y fus décoré d'une belle cangue. Après avoir été longtemps exposé aux ardeurs du soleil, je m'assis et attendis patiemment ce qu'on ordonnerait de moi.

“ Vers les cinq heures, voyant mon jeûne se prolonger, je demandai au mandarin un peu de riz, et il m'en fit donner trois cuillerées qui furent toute ma réfection. Ainsi se termina cette première journée.

“ Le lendemain, on ôta ma cangue pour me faire entrer dans une cage provisoire, confectionnée à la hâte avec des bambous, à l'exception des quatre angles qui étaient en bois. Puis on se mit en marche. Arrivés au lieu du coucher, les mandarins se retirèrent dans un temple, mais la cage resta en bas. Ce fut ainsi que je passai ma seconde nuit, en plein air.

“ Le jeudi, 22 juin, le convoi repartit au point du jour ; pendant le trajet, je priais, je lisais, chantais et causais tour à tour, en sorte que tout le monde vantait ma gaité.

“ Ma cage, portée par huit hommes et ombragée à l'aide de mon tapis d'autel, occupait le milieu. Ce fut ainsi qu'on arriva au relais d'une préfecture. Je fus déposé devant un mandarin qui commença par me dire de chanter, parce que mon talent en ce genre était déjà renommé. J'eus beau alléguer que j'étais à jeun, il fallut chanter. Je déroulai donc toute l'étendue de ma belle voix, desséchée par une espèce de jeûne de deux jours et demi, et leur chantai ce que je pus me rappeler des vieux cantiques de Montmorillon. Après cela, on me donna à manger.

“ Enfin, nous arrivâmes au chef-lieu de la province de l'ouest, dite Doai. Je fus déposé devant l'hôtel du gouverneur général, et là encore, pour obtenir à dîner, il me fallut chanter un couplet à la sainte Vierge.

“ Bientôt parut la grande cage que je devais définitivement habiter. Sorti de la première, j'eus les bras liés, et de plus, je fus enchaîné. ”

Instruit aussitôt de cette capture et interrogé sur ses projets à l'égard de M. Cornay, Minh-Mang répondit qu'il remettait le jugement aux mandarins

Le 20 juillet, les interrogatoires commencèrent et se renouvelèrent uniformes et fastidieux ; on voulait absolument que le prisonnier s'avouât coupable du crime de rébellion.

“ Non, répondait-il, ce n'est pas, et j'aime mieux souffrir tous les tourmens que d'avancer une calomnie et de me sauver par un mensonge. ”

Le 11 août, il reçut cinquante coups d'un rotin garni de plomb à l'extrémité. Huit jours plus tard, on essaya de le traîner sur la croix ; rapidement il la prit de ses deux mains et la baisa pieusement. Il reçut soixante-cinq coups de rotin, et l'on brisa trois verges sur sa chair.

Enfin, il fut condamné à mort par les mandarins et la sentence fut ratifiée par le roi.

Le pieux confesseur avait un extrême désir d'être fortifié par une dernière absolution et par la réception de l'Eucha-

ristie ; aucun prêtre n'ayant réussi à arriver jusqu'à lui, il en exprima ses regrets par ces belles paroles :

“ O mon Dieu, contrition pour confession, mon sang à la place de l'extrême-onction. Je ne me sens la conscience chargée d'aucun péché grave ; pour cela, cependant je ne me crois pas justifié. Mais Marie m'obtiendra la contrition et le sabre me fera l'onction. ”

Il fut décapité le 20 septembre 1837, à quelque distance de la forteresse de Son-Tay. L'édit royal prescrivait de le couper en morceaux. Ce supplice, réservé aux criminels d'Etat, consiste à trancher d'abord les bras et les jambes, ensuite la tête, et enfin à fendre le tronc en quatre. Par humanité, le mandarin commandant changea le mode d'exécution, et ordonna aux bourreaux de trancher premièrement la tête. Les membres furent coupés ensuite. Sur le lieu même de la mort, le courage du martyr reçut un premier et horrible hommage. Les Annamites croient que manger le foie d'un homme intrépide rend plus vaillant ; un des bourreaux arracha donc le foie de la victime, en mangea une partie, pendant que celui qui avait tranché la tête léchait son sabre rouge de sang.

Un mois plus tard, un jeune catéchiste, Xavier Can, que les lettres de Mgr Retord ont rendu célèbre, mourait à son tour sous le glaive du bourreau.

Le 19 avril 1836, Mgr Retord, alors simple missionnaire, avait appelé son catéchiste Xavier Can :

“ — Va à Ké-Chuong parler au maire qui est chrétien, lui dit-il. Demande-lui si le P. Tuan ne pourrait pas passer un jour ou deux chez lui pour faire l'administration de la paroisse. Tu iras ensuite à Ke-Vac, et tu transmettras la réponse au Père. ”

Xavier Can partit. Il alla trouver le maire qui lui donna une réponse affirmative, et se dirigea ensuite vers Ke-Vac pour avertir le prêtre annamite.

Celui-ci n'y était plus. Ayant appris que les païens con-

naissaient sa présence et voulaient l'arrêter, il s'était enfui. Ceux qui l'avaient poursuivi étaient encore réunis dans une maison à l'entrée du village, " oubliant leur déception dans le vin ". Ils voient passer Can.

" — Où vas-tu ? lui crient-ils.

" — Je passe mon chemin.

" — As-tu quelque connaissance dans notre village ?

" — Oui, je connais particulièrement l'ancien chef de canton. "

Ce chef était catholique ; les païens devinèrent que Can l'était aussi. Parmi eux se trouvait un ennemi personnel du chef de Canton. Il les excita :

" C'est un ennemi de Tong-Quan, arrêtez-le ", s'écria-t-il.

Ils l'arrêtèrent, lui présentèrent des images et des croix qu'ils avaient volées, et voulurent le forcer à les fouler aux pieds. Le jeune homme refusa. Les misérables prévirent le sous-préfet, qui arriva à la tête d'une douzaine de soldats, et fit jeter Xavier Can en prison.

* * *

Par suite de cette arrestation, la persécution se déchaîna plus violente. Des forêts qui lui servaient de refuge, Mgr Retord a raconté les désastres de ces jours de sang et de larmes, terminant son récit par ce cri de ceux qui savent, sans pâlir, regarder la mort en face :

Le ciel est noir et sans étoiles.
Sur mer rugissent les autans,
De mon esquif les faibles voiles
Rompent sous la force des vents ;
De la mort l'ombre m'environne :
Je vois flotter son crêpe noir.
De l'éternité l'heure sonne :
Mourons ! c'est le dernier espoir.

De sa retraite, souvent il écrivait à son catéchiste, pour

l'encourager et le fortifier, des mots de douce et sainte affection :

“ Embrasse donc ta cangue avec autant de force et d'amour que Madeleine les pieds du Sauveur, lui disait-il ; un jour, elle sera changée pour toi en une auréole lumineuse. Place tes pieds dans tes ceps avec autant de joie que les mandarins les leurs sur un duvet de roses et pense qu'ils doivent te servir de degrés pour monter sur le trône immortel qui t'est préparé dans les cieux. Habite avec bonheur ta noire prison, songeant qu'elle est le vestibule des palais éternels. ”

Cette correspondance était la joie du prisonnier ; elle ne dissipait cependant pas toutes ses tristesses. Le rayon de soleil qui pénètre à travers les barreaux d'un cachot allège peut-être les chaînes du captif, il ne les fait pas tomber. Xavier Can avait ses heures d'abattement que reflètent les vers adressés à ses amis, et dont voici la traduction :

“ Le jour mon cœur est dans l'abattement en voyant se développer devant moi la perspective d'une mer immense de misères ; et la nuit, ma douleur redouble en n'apercevant au ciel que des étoiles obscures et clairsemées. Les afflictions se succèdent dans mon âme comme les eaux d'un fleuve intarissable. Je vois devant moi passer les saisons comme la navette du tisserand, mais je ne vois point passer mes maux.

“ Je suis comme une fleur fanée que les mauvaises herbes étouffent. Je suis comme un agneau éloigné du troupeau, et que les loups dévorants se disputent.

“ Je roule en moi-même mes pensées solitaires, et je me demande, en comptant sur mes doigts : Combien d'années encore ? ”

* * *

Le martyre du vaillant chrétien eut lieu le 20 novembre 1837.

Sur le lieu même du supplice, il eut à combattre contre les suggestions de ceux qui voulaient l'arracher à la mort par l'apostasie :

“ Tu peux vivre encore, s'écria le chef militaire, tu peux vivre encore ; tu n'es ni voleur, ni rebelle ; ta sentence n'est point irrévocable. Fais un pas sur la lettre Dix (en forme de croix), et j'irai parler en ta faveur. ”

Xavier Can répondit :

“ Ma résolution est inébranlable, faites ce que vous avez à faire. ”

Le mandarin donna un ordre ; les bourreaux tirèrent la corde, puis, montant sur les épaules du confesseur de la foi et, faisant un brusque mouvement, ils lui brisèrent le cou.

En écrivant le récit du martyr, comme il avait écrit la captivité, Mgr Retord jetait sur lui-même un regard de tristesse : cette mort lui apparaissait si belle !

“ Ne répandrai-je pas aussi mon sang pour la foi ? Ne serai-je pas aussi appelé à combattre dans l'arène des martyrs ? Qu'ils sont heureux ceux qui tombent sur le champ de bataille !

Et comme si cette douleur avait remué toutes les tendresses de son âme et les avait fait monter à ses lèvres, il s'écriait :

“ Et toi France, ma belle patrie, toi grande Eglise de France, mère de la petite et pauvre Eglise annamite, soutiens ta fille qui succombe.

“ Un lion furieux l'étreint et la déchire de ses griffes meurtrières, la terrifie par ses rugissements sauvages : elle est aux abois, elle tombe ! Eglise de France, soutiens ta fille.

“ Toi, surtout, Eglise des martyrs et des aumônes, Eglise de Lyon, ma mère à moi, et à laquelle j'é tiens toujours par toute la force de mon cœur, montre-toi fidèle à ton ancienne renommée ; marche selon ta coutume, à la tête de tous les bienfaiteurs des malheureux.

“ Nous ne te demandons pas les biens de tes enfants, mais seulement les miettes qui tombent de ta table. ”

Plus tard il envoya quelques reliques (1) à l'archevêque et au grand séminaire de Lyon, et il disait :

(1) Le Musée de la Propagation de la Foi, rue Sala, 12, à Lyon, possède une peinture à l'huile représentant le martyr du Vénérable Can et conserve un morceau de son vêtement imprégné de son sang.

“ Messieurs, les guerriers envoient ordinairement à leur patrie les dépouilles et les drapeaux qu'ils ont pris sur l'ennemi. Je n'ai pas moi-même remporté de victoire complète ; je suis encore sur le champ de bataille, sans savoir si je serai vainqueur ou vaincu. Mais un jeune soldat qui combattait sous mes ordres, a triomphé seul de toute la force du tyran et de ses ministres ; il est mort en vrai héros, et je vous envoie quelques-uns de ses trophées glorieux. ”

Dieu lui-même, semble-t-il, voulut qu'aucune gloire ne manquât à cette mémoire chérie et aucune joie à ceux qui la vénéraient : onze ans plus tard, un des juges qui avaient condamné Xavier Can se convertit. Ne voit-on pas quelquefois, sans qu'aucune main les ait semés, des lis ou des roses germer ou fleurir sur les tombes des saints ?

XII

Le boucher des chrétiens — *Courage des soldats convertis*

Le mandarin le plus cruel était le chef de la province de Nam-Dinh, Trinh-Quang-Khanh que l'on a, et avec raison, surnommé le *boucher des chrétiens*.

Au mois d'avril 1838, sa haine se porta contre les soldats catholiques ; il réunit toutes ses troupes et plaça devant elles vingt crucifix, leur ordonnant de fouler aux pieds l'image du Sauveur.

Les officiers et le gouverneur à leur tête parcouraient les rangs et exhortaient les soldats chrétiens à obéir aux ordres du roi en abandonnant la religion “ fausse et perverse ”.

La grâce triompha de la peur. On vit alors, comme pour la légion thébaine, une touchante démonstration de fidélité à Jésus-Christ.

“ Nous sommes vos soldats, il est vrai, déclarèrent la plupart des catholiques ; mais aussi, nous le confessons librement, nous sommes les serviteurs de Dieu. Nous devons

au roi notre vie et notre sang, nous devons à Dieu notre innocence ; nous recevons de vous la paye, Dieu nous a donné la vie. Nous ne pouvons vous obéir jusqu'à renier notre Dieu, notre Créateur et notre Maître, et aussi le vôtre, que vous le vouliez ou que vous ne le vouliez pas. Si vous ne nous commandez rien qui l'offense, nous vous obéirons comme nous l'avons fait jusqu'à présent ; sinon, c'est à Lui que nous obéirons plutôt qu'à vous. ”

* * *

Le premier élan fut sublime et universel. Pourquoi ne fut-il pas persévérant chez tous ?

Les supplices et les bourreaux étaient prêts. Quelques soldats apostasièrent bientôt ; cependant un très grand nombre firent preuve d'un courage héroïque.

En voyant la fermeté et la persévérance des soldats chrétiens, les mandarins et les bourreaux s'arrêtèrent étonnés. Trinh-Quang-Khanh crut devoir en référer au roi. La réponse ne se fit pas attendre. On devait soumettre les récalcitrants à de nouveaux supplices plus rigoureux encore et obtenir à tout prix leur apostasie. La bastonnade recommença de plus belle ; on exposa sans pitié les confesseurs nus et enchaînés aux ardeurs d'un soleil brûlant ; quelquefois même on leur faisait passer la tête dans une ouverture pratiquée au sommet d'un poteau où ils étaient suspendus pendant plusieurs jours de suite sans pouvoir changer de position.

* * *

Trois d'entre ces courageux soldats furent particulièrement l'objet de la haine de Trinh-Quang-Khanh : Augustin Huy, Nicolas The et Dominique Dat. Dans les interrogatoires, Augustin Huy répondit très souvent au nom de tous ; aussi semblait-il plus spécialement attirer l'attention des

juges. Un jour, les mandarins le firent porter de force par les satellites jusque sur une croix.

“ — Il a marché sur la croix, criait-on partout dans l'assemblée ; il a marché sur la croix, il n'y a plus de remède. ”

“ — Vous pouvez violenter mes pieds, s'écrie à son tour l'intrépide confesseur ; mais vous ne pouvez rien sur ma volonté. Tout ce que vous faites là ne fait qu'augmenter le mérite que je puis avoir devant Dieu. ”

Dans une autre circonstance, on lui reprochait les écarts de sa vie passé.

“ — Nous comprenons, disaient les juges, que les bons chrétiens, ceux qui ont toujours vécu saintement, veuillent mourir plutôt que de fouler aux pieds la croix ; mais toi, qui a vécu jusqu'à présent comme un païen, dans la polygamie, scandalisant les fidèles en méprisant les lois chrétiennes, comment oses-tu montrer tant d'obstination ? C'est une extravagance incompréhensible.

“ — Il n'est que trop vrai, répondit Augustin avec humilité, que ma vie a été scandaleuse et charnelle ; mais, par la miséricorde de Dieu, je m'en suis repenti, et aujourd'hui je suis tout disposé à répandre mon sang pour la foi chrétienne. ”

Touchant exemple de confiance et d'abandon en la bonté divine ! “ Qu'est-ce, en effet, que le péché en présence de la miséricorde de Dieu ? dit un saint Père. Une toile d'araignée qui disparaît pour toujours sous le souffle du vent. ”

* * *

Il ne restait plus à Trinh-Quang-Khanh qu'une ressource, mais une ressource infernale : un breuvage mystérieux est préparé qui doit enlever momentanément l'usage de la raison aux soldats chrétiens et rendre facile leur apostasie.

Dans cet état d'ivresse et de démence, on les amena au tribunal et on les somma de fouler aux pieds l'image du

Sauveur crucifié. Les malheureuses victimes exécutèrent cet ordre sans résister. Le gouverneur au comble de la joie, leur rendit la liberté, leur distribua de l'argent au nom du roi, comme récompense de leur apostasie, et les renvoya dans leur famille.

Mais le triomphe des impies ne dura pas longtemps. A peine les vapeurs du breuvage narcotique furent-elles dissipées, que recouvrant l'usage de la raison, les confesseurs apprirent tout ce qui s'était passé à leur issu ; surpris alors, profondément affligés du scandale involontaire qu'ils avaient donné aux fidèles, et saisis d'indignation, ils allèrent se présenter devant le Gouverneur. Ils jetèrent avec dédain l'argent donné pour le prix d'un crime dont ils n'étaient pas coupables, protestant énergiquement contre cette odieuse supercherie, et proclamant tous hautement qu'ils étaient prêts à sacrifier leur vie pour conserver leur foi.

Trinh-Quang-Khanh ne s'attendait pas à un pareil résultat. Dans sa colère, il ordonna de les reconduire en prison ; mais comme il s'était déjà vanté de ce triomphe auprès du roi et qu'il n'espérait plus les vaincre, il prit le parti de les laisser libres et de les chasser de sa présence comme de misérables insensés.

Cette détermination du Gouverneur causa la plus vive affliction aux confesseurs ; ils se voyaient privés de la palme du martyr et exposés à passer dans l'opinion pour de misérables apostats. Dans l'excès de leur légitime douleur, inspirés par la grâce divine et d'après les conseils de leurs Pères dans la foi, ils résolurent de présenter leurs réclamations au roi lui-même.

Dans le placet qu'ils adressaient à Minh-Mang, " ils déclaraient à Sa Majesté que le mandarin de Nam-Dinh l'avait trompé en lui écrivant qu'ils avaient renié leur foi ; qu'au contraire, ils étaient encore chrétiens et voulaient toujours l'être ; qu'ils ne consentaient et ne consentiraient jamais à fouler la croix aux pieds ; qu'en conséquence, ils priaient

Sa Majesté de les traiter selon la rigueur de la loi, c'est-à-dire de les punir de mort, comme l'avaient été les autres chrétiens qui s'étaient refusés à trahir le Maître du Ciel. ”

Tous trois signèrent la requête et résolurent d'aller eux-mêmes la présenter au roi.

Dominique Dat fut retenu par la maladie. Augustin Huy et Nicolas The se mirent donc seuls en route pour la capitale.

Ils attendirent quelques jours, puis le roi étant sorti de la ville pour aller se promener dans la campagne, ils coururent se mettre à ses genoux sur sa route, avec leur placet sur la tête et une poignée d'herbe à la bouche, pour signifier que devant le prince, ils n'étaient que de vils animaux. Un grand mandarin prit le placet et le lut à Minh-Mang, qui, furieux, les fit enchaîner, jeter au cachot, frapper et torturer.

Leur courage ne faiblit pas et les juges portèrent contre eux cette sentence :

“ Que ces deux malfaiteurs soient livrés aux soldats, conduits au bord de la mer et sciés par le milieu du corps et leurs membres jetés à l'eau pour être la nourriture des poissons. Ainsi force sera à la loi. ”

Ce supplice eut lieu dans le port de Huc-Tuan, le 31 juin 1838. Les courageux soldats eurent la tête tranchée ; leurs corps furent sciés par le milieu et jetés à la mer.

Quant à Dominique Dat, le roi ordonna au grand mandarin de Nam-Dinh de s'en saisir au plus tôt et de lui proposer de nouveau l'apostasie ou la mort. Le 22 juin, le courageux soldat, fortifié par la divine Eucharistie, parut devant Trinh-Quang-Khanh.

“ — Allons, lui dit celui-ci en le voyant, tu vas aujourd'hui changer de conduite, regarde tes compagnons d'armes. quelle fin déplorable ! Etre scié en deux morceaux ! Aujourd'hui, c'est ton dernier jour de réflexion. Si tu ne te repens pas maintenant, il ne sera plus temps, tu seras scié en quatre.

— Quand on me couperait en mille morceaux, dit le

serviteur de Dieu, je ne changerais pas de résolution. Je n'ai qu'un désir, celui de souffrir et de mourir comme mes frères. ”

Il fallut se résigner à accorder la grâce du martyr à ce valeureux champion de la vérité. On l'étrangla le 18 juillet.

XIII

Martyre d'évêques espagnols

Cette année 1838 devait être bien cruelle aux missions du Tonkin, mais aussi remarquablement glorieuse pour elles.

Leurs chefs, les évêques espagnols et français, versèrent leur sang en l'honneur de Dieu et de la sainte Eglise.

Le 17 avril, un catéchiste qui venait des montagnes de la province septentrionale, fut arrêté par les infidèles dans un lieu appelé An-Liem. Il était porteur de six lettres que le P. Joseph Vien adressait à d'autres missionnaires ; quatre étaient en caractères européens et devaient être remises à Mgr Delgado, vicaire apostolique du Tonkin oriental, à Mgr Hénarès, son coadjuteur, au P. Fernandez, vicaire provincial, et au P. Hermosilla, pro-vicaire provincial ; les deux autres en caractères annamites, étaient adressées à deux prêtres du pays. Elles furent livrées à Trinh-Quang-Khanh. Le mandarin fit usage de toute sa ruse et de toute sa cruauté pour obtenir des aveux du catéchiste et de son compagnon.

Celui-ci s'en tira à merveille :

“ — Je suis, disait-il, un pauvre homme, et je sers celui qui me paie sans m'informer ni d'où l'on vient, ni où l'on va ; je ne sais absolument rien. ”

Le catéchiste fut moins habile, peut-être parce qu'il voulut l'être davantage ; après mille et mille détours, il s'embarrassa dans un inextricable labyrinthe d'affirmations et de négations et finit par un mensonge :

“ Ces lettres, dit-il, m'avaient été données par un chrétien de Cao-Xa, et je les portais à différentes adresses. ”

Trinh-Quang-Khanh ne pouvait croire à cette affirmation évidemment fausse, puisque quatre de ces lettres étaient écrites à des missionnaires européens. Mais le difficile était de saisir les prêtres étrangers. Il crut devoir en référer à Minh-Mang. Le roi croyait la province de Nam-Dinh débarrassée de tous les prédicateurs de l'Évangile. Quand il apprit le contraire, il entra en fureur, dégrada Trinh-Quang-Khanh et nomma un nouveau gouverneur chargé d'activer les poursuites, dont 6000 soldats devaient assurer le succès.

* * *

Hélas ! leurs recherches furent bientôt trop heureuses.

Le premier proscrit qui tomba entre leurs mains fut le chef même de la mission espagnole, Mgr Ignace Delgado. Il était caché avec Mgr Hénarès, son coadjuteur, et le P. Romuald Ximénès, dans un village appelé Kien-Lao. Leur asile fut découvert par un instituteur païen excité par l'appât de l'or. Celui-ci tendit des pièges à la simplicité d'un enfant chrétien, dont l'indiscrétion fit connaître que la retraite des missionnaires n'était pas éloignée. Pour inspirer aux fidèles une fausse sécurité, on supposa un autre motif aux perquisitions, on fit même publier que les prêtres européens n'avaient rien à craindre et ne seraient pas inquiétés. Le gouverneur acheva de dissiper tous les soupçons en feignant de quitter la contrée et de conduire ses troupes à une expédition lointaine ; mais bientôt on le vit reparaitre à l'improviste au milieu des chrétiens surpris et consternés. A peine eut-on le temps de mettre le vicaire apostolique dans une grande corbeille et de l'emporter, couvert d'une natte de joncs, vers l'asile où il espérait échapper aux recherches. Le même moyen de salut fut aussi tenté pour son coadjuteur. Quant au P. Romuald Ximénès, comptant

sur sa jeunesse et sur ses forces, il prit la fuite, accompagné seulement d'un catéchiste.

L'apparition des soldats avait été si soudaine que, malgré toute la promptitude que l'on mit à gagner les retraites préparées d'avance pour un danger pressant, ceux qui emportaient Mgr Ignace Delgado ne tardèrent pas à être aperçus et poursuivis. Près d'être atteints par les soldats, ils abandonnèrent le précieux fardeau qu'ils ne pouvaient sauver et se dispersèrent en fuyant. Ainsi tomba au pouvoir de ses ennemis cette précieuse et illustre victime de la persécution.

Le vénérable évêque comparut plusieurs fois devant ses juges et fut interrogé sur son nom, son âge, son pays, le nombre de ses prêtres européens et indigènes, sur les moyens qui avaient facilité son entrée au Tonkin, sur les lieux qui lui avaient servi de retraite, etc. A toutes les questions intéressant seulement sa personne, il répondit en peu de mots ; pour tout le reste, il demeura muet. Il fut condamné à mort par le décret suivant :

“ Pour proportionner davantage le châtement à la faute, et pour faire un exemple qui détrompe et intimide le peuple, nous ordonnons que l'évêque Ignace Danh-Trum-Cu, ici présent, soit décapité et sa tête exposée sur la place publique. Tous prendront connaissance de ce jugement afin qu'ainsi soit tarie dans sa source l'iniquité que nous signalons ”

Pendant qu'on jugeait et condamnait Mgr Delgado, son digne et vénérable coadjuteur tombait aussi entre les mains des ennemis de la foi.

* *

Après l'arrestation de l'évêque, Mgr Hénarès s'était caché toute la journée dans la maison d'un chrétien.

La nuit venue. Il s'éloigna sur une petite barque et alla chercher sur l'autre rive une retraite plus assurée ; mais la

crainte avait envahi le cœur des fidèles et c'est à peine s'ils osaient ouvrir leurs demeures au proscrit. Au bout de deux jours, il remonta sur un bateau, et, cette fois, ce fut parmi les pêcheurs qu'il se réfugia. Mais les bords de la mer étaient soumis aux mêmes recherches que les villages de l'intérieur. Il fallut donc courir les risques d'une nouvelle navigation.

Pendant que la nacelle s'éloignait du rivage, un infidèle qui observait attentivement les rameurs, crut remarquer en eux des signes d'inquiétude et soupçonna la présence d'un missionnaire. Pour mieux s'en assurer, il s'adressa à des pêcheurs chrétiens travaillant avec lui sur la côte et feignant de s'intéresser au danger que courait la barque, il les pria d'accueillir le prêtre qui, sans doute, y était caché. Non seulement il leur promit le secret, mais il offrit de travailler avec eux à dérober le proscrit aux recherches de la persécution.

Les chrétiens se laissèrent prendre au piège et appelèrent les rameurs. Ceux-ci, qui luttèrent péniblement contre les vents et les flots, se hâtèrent d'approcher.

Mais à peine le coadjuteur était-il descendu à terre que le perfide païen courut prévenir les mandarins. Ils accoururent à la tête de cinq cents soldats et arrêterent Mgr Hénarès et son catéchiste François Chien. Quelques jours plus tard, le P. Joseph Fernandez, vicaire provincial, qui avait cru pouvoir échapper au péril en se réfugiant dans le vicariat occidental, fut aussi arrêté.

* * *

Lestrois Dominicains eurent le saint et ineffable bonheur de se rencontrer, chargés de la cangue et des chaînes, prisonniers de Jésus-Christ dans les cachots de Nam-Dinh.

On leur permit de s'entretenir ensemble pendant deux heures.

“ Quelle joie pour ces illustres confesseurs, dit Mgr Retord, de se trouver ensemble dans l'arène des martyrs à l'approche du dernier combat ! Les mandarins en étaient dans l'admiration ; ils s'attendaient à les entendre gémir en commun de ce qu'il ne leur restait plus en ce monde que l'horreur des cachots et la honte du dernier supplice, et ils les voyaient, au contraire, converser ensemble avec un air rayonnant de bonheur comme les convives d'un festin solennel. Ah ! si les idolâtres eussent connus les dons de notre Dieu et quelles douceurs ineffables il répand sur ceux qui l'aiment, leur étonnement eût cessé, et ils se seraient écriés comme le Prophète-Roi ; “ Qu'il est bon, le Dieu d'Israël “ pour ceux qui le craignent ! ”

Trois jours après, le 25 juin, à neuf heures du matin, Mgr Hénarès traversait les rues populeuses de Nam-Dinh, marchant au supplice, et à onze heures il allait achever au ciel, à l'âge de quatre-vingt-un ans, ses quarante-neuf années d'apostolat au Tonkin.

Son catéchiste François Chien suivit son maître dans la mort et dans la gloire, il fut décapité en même temps que lui.

* * *

Mgr Delgado (1) était toujours en prison ; mais, déjà très âgé et fatigué par le régime de la prison, il s'affaiblissait de plus en plus. Le 11 juillet, il tomba gravement malade de vomissements et de dyssenterie. L'officier commis à sa garde voulut en parler aux mandarins supérieurs pour y apporter quelques soulagement ; ceux-ci refusèrent, et le 12 juillet, entre quatre et cinq heures du matin, le serviteur de Dieu expira sans secours et sans consolation du côté des hommes, mais tout rempli d'une joie céleste, prêchant et confessant le saint nom de Jésus jusqu'à sa dernière heure.

(1) Un fragment de la cangue de Mgr Hénarès, un morceau du vêtement de Mgr Hénarès, et des linges trempés dans le sang du Vénérable Chien, figurent parmi les reliques du musée lyonnais de la Propagation de la Foi.

Missionnaire au Tonkin depuis 1790, il avait quarante-neuf ans d'apostolat et quatre-vingt-quatre ans d'âge. Nommé évêque de Mellipotamie par un bref de Pie VI, du 11 février 1794, consacré le 20 septembre 1795, il était évêque depuis quarante-cinq ans ; devenu vicaire apostolique titulaire en 1799, il avait donc gouverné l'Eglise du Tonkin près de quarante-ans. Comme saint Paul, il pouvait dire : " J'ai bien combattu, ; j'ai achevé ma course, j'ai gardé la foi. Il ne me reste qu'à recevoir la couronne de justice qui m'est réservée, et que le Seigneur, comme un juste Juge me donnera en ce grand jour. "

Le P. Fernandez attendait toujours en prison l'exécution de la sentence qui le condamnait à être décapité. Le 24 juillet, il comparut pour la dernière fois devant le gouverneur. Aux questions qu'on lui adressa, il répondit qu'il s'estimait heureux de sceller sa foi de son sang. Vainement le juge lui offrit-il sa grâce et les moyens de rentrer en Europe s'il voulait fouler aux pieds le signe de notre rédemption, le missionnaire déclara qu'il était prêt à mourir pour le Dieu qu'on lui proposait d'outrager.

Après cette réponse, il ne restait plus que le martyre ; il fut immédiatement accordé au P. Fernandez qui termina par cet acte d'héroïque amour ses trente-trois ans d'apostolat.

Frappez encore, frappez toujours, car, dit un saint docteur : " L'Eglise a cela de particulier que, lorsqu'elle est persécutée, elle fleurit ; lorsqu'elle est opprimée, elle grandit ; lorsqu'elle est méprisée, elle est invincible ; lorsqu'elle est blessée, elle conserve toute sa vie ; lorsqu'elle est attaquée par la calomnie, elle respandit plus pure. Elle n'est jamais plus forte que lorsqu'elle semble terrassée et vaincue. "

(A suivre).

SAINT-ALBERT

Progrès de la foi dans le Canada central.

(Les Missions Catholiques.)

Dans la lettre suivante, un jeune missionnaire rappelle les immenses progrès de la civilisation chrétienne dans l'extrême nord de l'Amérique septentrionale et tend la main pour son église d'Edmonton. Beaucoup, parmi nos lecteurs, seront peut-être heureux de contribuer à l'érection, dans cette future capitale, d'un sanctuaire qu'un jour on pourrait bien voir élevé au rang de cathédrale.

Lettre du R.P. Lemarchand, Oblat de Marie-Immaculée, missionnaire dans le diocèse de Saint-Albert.

UAND, il y a quarante-trois ou quarante-quatre ans, les RR. PP. Grandin et Rémas vinrent dans la partie du Nord-Ouest canadien devenue depuis l'Alberta, il n'y avait que des sauvages et quelques métis ; mais aujourd'hui tout est changé, les blancs affluent de tous côtés.

Il y a quelques jours, j'étais à l'hôpital pour visiter nos catholiques. J'entrai dans une salle où il y avait quatre femmes malades. L'une était Polonaise (catholique), la seconde, Norvégienne (protestante), la troisième, Ecossaise

(protestante), la quatrième, Allemande, (protestante aussi). Comme la femme Polonaise était dangereusement malade, l'Allemande protestante, sachant le polonnais et l'anglais, me servit d'interprète, et de cette façon je pus adresser quelques paroles de consolations à la Polonaise. Je profitai de la circonstance pour parler un peu de religion à la pauvre Allemande qui, comme beaucoup de protestants, ne pratique aucun culte.

Vous ne sauriez croire tout le bien qui se fait à cet hôpital. Beaucoup de catholiques s'y réconcilient avec Dieu, et les protestants y perdent leurs préjugés. Voyant les catholiques de près, les Sœurs surtout, ils aiment cette religion qu'ils ont appris, dès leur enfance, à mépriser et à dénigrer. Oui, beaucoup de catholiques, en passant par l'hôpital, se réconcilient avec Dieu. En effet, vu la grande étendue du diocèse et le petit nombre de prêtres et d'églises, beaucoup de fidèles vivent très éloignés des sanctuaires ; malgré tous nos efforts pour les secourir, un grand nombre parmi eux négligent leurs devoirs, et beaucoup d'enfants grandissent sans instruction religieuse.

Aux Etats-Unis, il y a environ dix millions de catholiques connus ; mais combien d'autres qui, faute de secours religieux, sont devenus protestants ou indifférents ! Oh ! priez pour qu'un semblable malheur ne nous arrive pas. Les catholiques étrangers vont affluer chez nous, comme ils l'ont fait aux Etats-Unis et s'il faut les voir se perdre, par manque de ressources ou manque de prêtres, quel supplice pour nous !

* * *

Un grand nombre de nos Pères sont dans les Réserves au milieu des sauvages, auprès de qui ils exercent un apostolat méritoire. D'autres voyagent continuellement d'une mission à une autre, ce qui est très pénible. Quand à moi

je suis privilégié en un certain sens, puisque je réside à Edmonton, au milieu d'une population blanche appartenant à neuf nationalités. La mission est bien établie, assez prospère, et à trois lieues seulement de Saint-Albert, résidence de notre Père vénéré, Monseigneur Grandin.

A Edmonton, j'exerce un ministère parfois assez difficile, surtout pour un jeune prêtre. Heureusement je suis sous la direction d'un vieux missionnaire habitué à toutes sortes de difficultés. Si je n'ai pas les grandes fatigues, les souffrances physiques ou les privations de mes autres confrères, j'ai cependant de nombreuses occupations.

Je prêche souvent en anglais, et chaque sermon me demande une longue préparation. En outre, comme le cris, langue sauvage, est absolument nécessaire dans toutes nos missions, même chez les Blancs, car les métis qui parlent cris sont disséminés partout, j'apprends en ce moment cette langue ; ce n'est pas une petite besogne.

*
* *

Nous possédons depuis deux ans un hôpital à Edmonton, les malades y trouvent les soins les plus dévoués de huit Sœurs de Charité. Il y a encore un couvent de religieuses Fidèles Compagnes de Jésus, où les enfants reçoivent une éducation vraiment catholique. Nous avons une maison en bois, où les missionnaires sont hébergés ; ils s'y rencontrent parfois au nombre de quatre ou cinq, et de dix ou quinze à l'époque des retraites. Nous sommes fiers de ces trois établissements, de construction récente, mais qui ont coûté près de vingt ans de préparation et d'attente.

Reste notre pauvre église provisoire en planche. Placée entre le presbytère et le couvent, elle ressemble à une grange. L'année dernière, nous avons eu quelque espérance de pouvoir la reconstruire. Notre population est disposée à faire

de grands sacrifices ; mais elle n'est ni assez nombreuse, ni assez riche pour fournir les fonds absolument nécessaires. Nous recevons quelques milliers de francs seulement. Quant au reste, nous ne pouvons l'attendre que de la France ; déjà une personne du diocèse du Mans nous a envoyé treize cents francs. Cependant l'église n'est pas commencée. Edmonton est une ville naissante ; mais c'est la capitale d'un pays grand comme la France, ville d'un grand avenir, et le moins qu'on puisse faire à l'heure présente est de construire une église modeste, mais convenable, en briques, qui soit capable de rivaliser avec les temples protestants.

CHEZ LES FANG

Leurs mœurs, leur langue, leur religion

Par le R. P. TRILLES

De la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Coeur de Marie

(*Les Missions Catholiques*)

Mgr Le Roy, l'éminent supérieur général des Pères du Saint-Esprit n'a fait que passer au Gabon ; cependant il y a laissé l'empreinte que tout homme supérieur fixe sur les œuvres et sur les hommes qu'il a dirigés. Aussi nos lecteurs reconnaîtront facilement dans le Père Trilles, dans le récit charmant, alerte, ému, intéressant, que nous publions, un disciple du maître. Nul doute que nos chers associés n'aient la même impression que nous.

1. — Aux "Missions catholiques" et à leurs lecteurs

MES lecteurs des *Missions catholiques* se souviennent peut-être encore, bien qu'à vrai dire la chose en vaille peu la peine, des pages que j'écrivis en ce cher journal à la suite d'un voyage dans la Mondah et les rivières voisines.

Jeune missionnaire alors, tout m'enchantait, tout m'intéressait, tout me captivait, et c'est, j'aime assez à croire la chose, ce qui fit peut-être passer en mon esquisse comme un pâle reflet de la gamme éclatante des couleurs équatoriales ; ciel de feu, mer étincelante, forêts profondes, vie intense,

passions violentes ! c'est ce qui plut à quelques-uns. Qui donc, si froid, si glacé qu'il soit, ne sent pas aussi à ce contact son âme s'exalter et à certaines heures de la journée, s'aviver, s'affiner son imagination, emportée par des fantômes insaisissables au pays doré des rêves, vers une patrie meilleure, tantôt ici, tantôt là, souvent là-bas, vers toi, ô terre de ma patrie, vers toi, ô France toujours regrettée, demeure des aïeux, foyer paternel ! C'est alors, oui, c'est alors que parfois, fermant les yeux, on sent revivre le passé, vibrer et frémir les fibres les plus intimes de son être au contact imaginaire des baisers d'une mère adorée, toujours présente, toujours absente ; c'est alors, oui, c'est alors que l'angoisse du sacrifice vous étreint au cœur : volontiers la bête vous entraînerait en arrière si l'esprit, réagissant sur la matière, ne la lançait brutalement de nouveau sur le chemin royal de la Croix, pour Dieu, l'Église et la France.

C'est sous ces impressions si fraîches d'un spectacle nouveau que j'écrivis alors. Aujourd'hui, peut-être, n'en est-il plus de même, *assueta vilescunt* ; ce qui, de prime abord paraissait étrange, et l'était de fait, s'émousse par l'habitude. Les récits qui vont suivre y perdront peut-être de leurs coloris ; ils y gagneront, j'espère, en impressions vraies, durables : plus ternes, ils seront aussi plus réels.

Aux aventures de mon premier voyage, beaucoup de lecteurs s'intéressèrent ; mon appel fut entendu ; les cordons de quelques bourses s'entr'ouvrirent, oh ! si peu, mais tant d'œuvres, je le sais, sollicitent en nos pays catholiques la charité privée, que je demeure profondément reconnaissant pour tous ceux qui me permirent de continuer des voyages de plus en plus fructueux au point de vue de l'apostolat.

* * *

Aujourd'hui, puisant ça et là dans mes souvenirs, cueillant ici une fleur suave embaumée du parfum de Jésus, une

autre là, souillée par la griffe de Satan, je voudrais vous offrir, à vous tous qui vous intéressez aux choses d'Afrique, une courte : " Etude sur les Fang, leurs mœurs, leur langue leur religion ", ce qui, en un mot, constitue la vie d'un peuple, son histoire ici-bas.

Oh ! je ne m'illusionne pas : nombreuses seront les lacunes, plus nombreuses encore les erreurs, mais aussi à attendre trop longtemps on risque bien à ne rien faire jamais. En nos climats surtout, où la vie est forcément abrégée, qu'il travaille vite celui qui veut faire quelque chose ! Un autre poursuivra l'œuvre commencée ; sous un crayon plus habile l'esquisse ébauchée prendra corps et couleur ; nos vieux chroniqueurs ne valent pas nos grands historiens, mais ils leur ont montré la voie.

A nous, missionnaires d'aujourd'hui, d'être les pionniers de la civilisation et du christianisme : les deux vont de pair, l'un précédant l'autre.

A vous, missionnaires de demain, de perfectionner, de parachever l'œuvre des anciens. Avec ton aide, ô Jésus, l'ami fidèle du pauvre missionnaire, j'espère contempler de là-haut l'œuvre commencée et finie, avec vous tous, chers amis, qui si puissamment collaborez à notre œuvre par l'or de votre charité, le feu de vos prières.

* * *

C'est un ami qui écrit à des amis, sans façon, sans aiguïser sa plume, au gré de l'inspiration du moment, tantôt au fond d'une pauvre case, sur une table boiteuse, tantôt au milieu de bambins turbulents ou curieux, parfois entouré de sauvages qui s'émerveillent de voir courir ainsi un si petit instrument. Voir courir ainsi, c'est bien le mot : voyez-la galoper bride sur le cou ! A cheval emporté, on pardonne bien quelques écarts ! Chevauche, ma plume, chevauche de ton pas alerte.

Et maintenant, allez ! allez, chères pages qui souvent chassâtes de mon esprit les pensers vagabonds ou lancinants, chères pages, où j'ai mis, je crois, à défaut de mieux, un peu de moi-même ! Allez, traversez les flots, et là-bas, en quelque coin, puissiez-vous, sur le soir, à la lueur blanche de la lampe de la famille, dénicher quelque cœur chaud, quelque jeune homme à l'âme généreuse, quelque jeune fille avide de se dévouer qui s'écrient alors :

“ *Eamus et nos.* Si nous y allions voir un peu ! ”

Venez, vous, auxquels le Maître dit : *Sequere me.* Venez, vous serez les bienvenus, je vous jure.

Allez, chères pages, franchissez les espaces ; à défaut de cœur, ah ! dame, forcez-moi un peu ces pièces blanches à venir s'amonceler en votre lieu de naissance : un petit papier bleu pour quelques papiers blancs !

Si vous faites cela, eh ! bien, ma foi, de tout cœur : Bravo !

II. — Préparatifs de voyage.—On désire tant cheminer

Depuis longtemps, au lieu de ces courtes excursions de quelques jours aux villages voisins, j'avais l'intention (voyez-vous l'ambitieux) d'entreprendre une longue tournée, un mois et demi au minimum, une espèce de voyage circulaire, tout comme un milord, qui me permit de visiter d'un coup tous les catéchistes que j'ai semés de-ci de-là dans les villages, un voyage circulaire, avec du sauvage à plein nez, de la brousse et de la brousse à bouche que veux-tu, du pittoresque, du charmant, du terrible, de l'énergique, du captivant, une olla podrida, une salade d'impressions, un ragoût pimenté de souvenirs à n'en savoir que faire, et du soleil par dessus le marché, du soleil à sécher toute l'eau qui nous arrose si généreusement dix mois de l'année. On n'est pas pour rien, savez-vous, dans le “ pot au noir. ”

Oh ! il y a tant d'heures que je rêvais de vous envoyer

quelques pages un peu complètes sur ces Fang, “ ce peuple de l’avenir ”, comme l’appelle M. de Brazza, ce peuple au milieu duquel je vis, cause, mange et m’évertue, chaque jour que le bon Dieu fait, à inculquer quelques notions de morale, quelques idées de savoir-vivre. Si vous veniez par ici !

Mes petits sont mignons !

Beaux, bien faits, et jolis sur tous leurs compagnons :

Vous les reconnaîtrez sans peine à cette marque.

Ayez bonne mémoire, et nous serons au mieux.

Oui ! mais vous savez, ne dites pas que le hibou, c’est moi !

Je rêvais donc de vous écrire quelque chose. Oh ! les belles choses qu’on écrit en rêvant et comme la plume va vite, tableaux à la trame légère, fils d’or et de soie, tout prend figure, forme, couleur. C’est beau, c’est beau, si beau... que ce n’est qu’un rêve ! A toi ! qui inventeras la photographie de la pensée, oh ! de tout cœur merci d’avance. On y viendra, vous verrez.

Donc, j’aurais voulu écrire : mais il me manquait un renseignement ici, j’avais oublié telle chose là, coquine de mémoire ; bref, il n’y avait pas à hésiter, un long voyage s’imposait : il fut décidé.

A l’œuvre !

* * *

Qu’emportons-nous en voyage ? Il vous agréera peut-être de le connaître.

D’abord, un bon et solide canot. Creusé d’un seul morceau dans le tronc d’un gigantesque Okumé, le mien tient facilement la mer, parfois mauvaise en ces parages.

Toutes les pirogues dont nous nous servons sont aussi faites en Okumé (1) ; c’est un bois léger, vous l’avez vu sou-

(1) Okumé Klaineana, ainsi dénommé du nom du pieux et savant missionnaire, le R. P. Klaine qui, depuis plus de trente ans, consacre sa vie à l’éducation des enfants, et ses rares loisirs à l’étude de la botanique, qui lui doit déjà plus d’une belle et importante découverte.

vent peut-être employé pour les boîtes à cigares, et qui, à sa grande légèreté spécifique, joint le mérite d'être assez solide et de se laisser tailler facilement.

Lorsqu'un noir veut faire un canot, le voilà parti dans la forêt, à la recherche d'un bel arbre, ayant au minimum un mètre de diamètre. Il le faut droit, sans branches basses, sans courbe trop prononcée, dans un endroit propice, non loin d'un ruisseau qui le transportera au village. Voyez mon noir à l'œuvre : il a trouvé son affaire ; armé de sa hache à lame courte et mince, dont le fer, à l'encontre des nôtres, pénètre le manche, il frappe, frappe à coups redoublés, entaillant circulairement l'arbre à hauteur d'homme suivant l'invariable coutume. De la blessure s'échappe abondante une gomme épaisse, visqueuse, blanchâtre, qui brûle vivement avec une flamme claire et pétillante. On la recueille précieusement pour en faire des torches, seule lumière connue dans le pays : au fond, savez-vous que ça n'éclaire pas trop mal ? Je me rappelle encore avoir vu aux jours lointains de mon enfance, en quelques fermes reculées du Bocage Normand, de ces torches résineuses, branches de sapin souvent, à la lueur tremblotante, à l'épaisse fumée.

Fixé au coin du foyer, l'antique oribus, c'était son nom là-bas, parvenait à peine à estomper les contours de l'immense salle, noyant dans une lumière indécise, dans ce clair obscur qu'aimait Rembrandt, le dressoir légué par les aïeux, les cuivres étincelants, les faïences aujourd'hui si recherchées, toute la Dinanderie comme on dit là-bas. On n'y voyait guère, à la veillée, et ma foi, à tout prendre, le Fang des vieux âges, avec sa torche encerclée d'écorce, était mieux éclairé que nos bons aïeux. Mais voilà, le noir est resté stationnaire, et nous autres, nous avons progressé ! La gomme copal au noir, l'acétylène au blanc, c'est dans l'ordre et c'est le progrès.

Oui ! mais, dites donc, me voilà loin du canot ! Quand je vous disais que ma plume galopait bride sur le cou !

L'arbre abattu est coupé à la hauteur des premières branches, séparé en deux ou trois tronçons, puis à grands renforts de bras et de rouleaux, amené jusque près du village. Pour le transformer en pirogue, notre noir n'a que deux instruments : sa hache et une espèce d'herminette ; jadis, il savait forger lui-même ses instruments, aujourd'hui les vieux cercles de tonneaux abandonnés, près des factoreries, lui fournissent à peu près une matière première de qualité bien inférieure, mais abondante et facile à travailler ; le voilà taillant, coupant, redressant ici, corrigeant là. Les voisins tiennent conseil autour, celui-ci donnant son avis, celui-là un coup de main : ça vaut mieux mais c'est plus rare.

Le travail avance lentement, bien lentement : notre noir n'est pas pressé ; il va à l'ouvrage quand l'idée lui en vient, et elle ne lui vient pas continuellement ; il s'arrête souvent, histoire de causer un brin, de se rafraîchir, de disputer un tantinet. Il finira bien quelque jour : le temps n'est rien pour le noir.

Remets à demain ce que tu ne *veux* pas faire aujourd'hui :
Travail assidu tue l'homme, mais fortifie la femme !

Ce sont dictons courants chez nos noirs.

Voilà enfin le canot terminé, il ne s'agit plus que de le " lancer ". Parfois c'est difficile, et mon noir imprudent a mal calculé son affaire. C'est ainsi que plus d'une fois, il m'est arrivé de rencontrer en pleine forêt un magnifique canot presque achevé et abandonné là. Au dernier moment, l'artiste s'était aperçu que le tout n'était pas de le terminer, mais de le mettre à l'eau : la chose étant manifestement impossible, il avait bien fallu en rester là. Pas fier et ramassant ses outils, Jean-Jean nègre rentre au village et se tient coi.

* * *

Lorsque, comme c'est l'habitude, le canot n'est pas très loin du cours d'eau qui doit l'emporter, on a recours aux amis. Au travers de la forêt épaisse on perce une large trouée ; les troncs d'arbres dépouillés de leurs branches, sont placés à un pied les uns des autres et au signal donné, le canot s'ébranle et glisse sur ces rouleaux d'un nouveau genre. Beaucoup d'arbres précieux y périront, qu'importe ? la forêt est à tout le monde, c'est-à-dire à personne, et d'ailleurs si intense est la vie que, dix ans après, il n'y paraît plus, je vous assure.

Le canot atteint enfin l'onde qui le portera désormais : " à l'eau " et frappant le flot obéissant de sa courte pagaye, mon sauvage constructeur va se promener, et, fier, faire admirer son œuvre aux villages voisins.

Donc, pour voyager, il nous faut d'abord un canot.— Pourquoi ne pas aller à cheval ? — Eh ! mon Dieu ! c'est précisément qu'il n'y a pas de chevaux ! — Mais enfin, pourquoi ne pas vous faire transporter, en hamac, à pied, que sais-je ? — C'est que, moi non plus, je ne le sais pas ! Le gouvernement n'a point encore chez nous organisé l'admirable corps des agents-voyers, inspecteurs de voirie, etc., etc., et voici que, faute de cantonniers, les chemins sont restés à l'état de projet.— Alors, en effet, il ne vous reste que les rivières ! — Oui, précisément, il ne nous reste que des rivières ou si vous préférez, que les chemins qui marchent ; mais n'étant pas des saint Pierre, tant s'en faut, pour marcher dessus, il nous faut à nous autres, pauvres missionnaires, une bonne et solide barque, un gracieux canot.

Le nôtre, c'est le *Georges-Alexandre* ! En ce temps d'Russophilie, n'est-ce pas que ça vous a bien sa petite saveur

Et pourtant, ce n'est pas ça du tout ; Georges, c'est le nom d'un généreux donateur, et puis saint Georges, vainqueur de l'éternel dragon, n'est-ce pas d'un heureux augure ? Alexandre, c'est le nom de celui qui fut notre évêque, notre chef toujours et bien regretté, je vous assure !

Georges-Alexandre, ma belle frégate, mesure 8 mètres de long sur 0 m. 70 de large, et facilement il porte ses quatorze ou quinze hommes ou même davantage s'il le faut. Avec sa grande voile et son foc, il rase les eaux, fendant de sa proue rapide les flots...—Allons, si je leur accole une épithète, on dira encore que je fais de la poésie. Et dire que j'avais une si belle citation latine au bout de ma langue, non, tiens, qu'est-ce que je dis ? de ma plume.

Avec moi, six braves garçons, pleins de zèle et d'ardeur, brûlant de convertir quelque vieux, d'accrocher quelque vieux, comme dit l'un d'eux, bref, de travailler, de suer, de peiner, de catéchiser surtout, autant et plus que je ne demanderai.

Leurs noms ? Des noms comme on en trouve dans les calendriers. Que voulez-vous ? c'est le métier qui veut ça Dieu bénissant l'œuvre, on ne peut pas appeler tout le monde Joseph, Henri, Pierre, ou Fernand. Leurs noms donc ? Evariste, Ignace, Fidèle, Jean-Joseph, Ives et Ferdinand. C'est tout. Philémon et Ubald, Nérée, Lin, Bonaventure, Othon, Corneille et Protais restent pour cette fois.

Puis des caisses, des caisses et une masse de choses à fourrer dedans ; c'est mon cauchemar : ce qu'il faut pour dire la messe, un peu de pharmacie, quatre boîtes de conserves pour les cas de la famine, quelque linge de rechange, nous serons si souvent mouillés, un peu de vin, les eaux étant très mauvaises par ici, oh ! il n'y a pas quoi faire bombance : une bouteille pour quatre jours, puis une couverture, quelques poissons secs, un paquet de bâtons de manioc, du tabac en feuilles pour payer l'hospitalité et faire nos petits achats journaliers, trois ou quatre aunes d'étoffe, histoire d'habiller les futurs baptisés qui le seront par trop sommairement (avec la largeur d'un mouchoir de poche, on en couvre trois), puis enfin le fusil qui relèvera souvent notre maigre menu journalier et... nini, c'est fini : en tout trois petites caisses, faciles à porter sur la tête d'un homme.

En avant !

III. — L'œuvre des catéchistes

Tout est-il bien prêt ? Oui, je crois, eh ! bien, en route. Ah ! pardon, un mot d'abord.

Je vous ai dit tout à l'heure que je voulais aller visiter ces catéchistes que j'ai semés ça et là ! Mais, direz-vous, ou du moins je le suppose, quels sont ces catéchistes dont jamais encore je n'ai entendu parler. Ils ne sont pourtant pas tombés de la lune !

Ah ! mais non, croyez-le bien ! même que nous avons eu assez de mal à les former ! Bien souvent, notre cher Mgr Adam me disait . “ Cette œuvre-là réussira. Elle est marquée au coin de trop d'épreuves pour n'être pas l'œuvre du bon Dieu ! ”

Et ils ont réussi, je crois !

* * *

Lorsque j'arrivai en Afrique, Mgr Le Roy, que le bon Dieu nous a enlevé à notre grand regret pour le placer à la tête de la Congrégation, Mgr Le Roy, dis-je, me désigna pour aller à Lombaréné, sur le fleuve Ogowé, une de nos plus belles missions ; le cher P. Lejeune, énergiquement secondé par le P. Levesque, y avait installé l'œuvre des catéchistes et elle y donnait les résultats les plus consolants.

L'idée, du reste, était loin d'être nouvelle, même au Gabon. Il y a quelque dix ans, Sainte-Marie-d'-Gabon, la principale station du Vicariat, avait eu ses catéchistes ; peu à peu, par suite de circonstances majeures, l'œuvre avait périclité pour tomber enfin tout à fait. De leur côté, les missionnaires protestants, largement subventionnés par les Sociétés bibliques et évangéliques de France, d'Angleterre

et des Etats-Unis, n'avaient eu garde de négliger un si puissant moyen d'évangélisation. Et leurs nombreux *preachers* et *teachers* noirs sillonnent le pays, travaillant quelquefois avec ardeur, d'autant plus que la pièce de cent sous, le *dolé*, est toujours là pour stimuler leur zèle.

Néanmoins, il faut bien le reconnaître, dans l'Ogowé, leurs efforts n'ont pas toujours été vains, et missionnaires et catéchistes catholiques ont dû sérieusement lutter pour l'emporter enfin.

* * *

Après un an passé à Lombaréné, où j'avais pu à l'aise examiner le fonctionnement de cette belle œuvre, Monseigneur me rappella près de lui à Sainte-Marie avec mission d'établir une œuvre semblable, afin d'entreprendre avec plus de fruits la conversion des innombrables tribus Fang qui nous encerclent de leur étreinte, sans cesse plus étroite, sans cesse plus énergique.

Par malheur, tout était à créer, tout était à faire. Les hommes d'abord. Grâce à Dieu, je pus, pour commencer, trouver, parmi les anciens élèves de la mission, quatre grands jeunes gens, offrant les qualités nécessaires de science, de piété et dévouement.

Par une coïncidence singulière, tous quatre appartenaient à la tribu des Escemvé dans la rivière Tsini, et naturellement, ce fut dans cette tribu qu'ils imprimèrent le mouvement religieux si prononcé qui y règne encore. De là ils passèrent aux clans voisins et là encore y combattirent fortement le bon combat.

Leurs noms, peut-être, méritent d'être conservés : c'étaient Siméon Ngome, Paul Usko, son inséparable, Rémy Augwé et Jean Sima. De ces quatre, deux continuèrent vaillamment leur œuvre de dévouement : Paul et Rémy. Jean Sima s'est retiré dans son village, où il vit du reste en fort

bon chrétien, retraite nécessitée par le besoin de subvenir à l'entretien d'une vieille mère infirme et de deux jeunes sœurs. Quant à Siméon Ngome, le plus intelligent, le plus dévoué de tous les catéchistes, il vient de mourir dans des circonstances pénibles qui peuvent trouver leur place ici, car elles donnent une idée des mœurs de nos païens.

* * *

Siméon était catéchiste dans un village de la tribu des Ukumessang, où il faisait le plus grand bien, lorsqu'un jour, bien avant dans la nuit, un homme de son village l'avertit qu'il venait d'enlever une femme au pays des Oshume, et que, étant son compatriote, on n'allait pas manquer de le rendre responsable, si on pouvait le saisir. Siméon craignant pour sa vie, et il n'avait pas tort, partit la nuit même, vint me prévenir et se réfugia loin de là, au pays de sa mère, village très éloigné dans les terres ; il y continua à enseigner le catéchisme, à baptiser les moribonds, à vivre en bon catéchiste.

Sur ces entrefaites, Oloabibang, chef des Oshumes, arriva à la Mission, couvert de ses fétiches, armé en guerre, le plus terrible qu'il put. Il demanda à me voir, et me tint le petit discours suivant :

“ — Siméon Ngome a enlevé une femme dans mon village, tu le sais ?

“ — Tu mens. Ce n'est pas Siméon, c'est un homme de son village. Tu le sais comme moi.

“ — C'est Siméon. D'ailleurs, lui ou un autre, c'est la même chose, Siméon complice ou compatriote, doit me payer.

“ — Justement, il n'entend pas du tout de cette oreille-là ; tu n'auras rien de lui.

“ — Eh ! bien, alors, c'est à toi de me payer.

“ — Moi ? Comment cela ?

— Toi-même. C'est bien toi qui a envoyé Siméon dans un village des Ukumessang.

— Eh ! bien, après ?

— Donc, lui ne voulant pas payer, c'est toi qui dois le faire. Paie-moi.

— Et c'est pour cela que tu es venu !

— Oui et si tu ne paies pas, gare à toi.

— Gare à moi ? Eh ! bien, mon bonhomme, tu vas tacher de filer et plus vite que cela. D'ailleurs, fais bien attention à ce que je te dis. Si tu touches Siméon du bout de ton vilain doigt, tu auras affaire à moi. Je te connais bien mieux que tu ne crois. ”

Oloabibang est un dangereux scélérat qui a déjà assassiné dix hommes, du moins pour ceux que je connais. Deux fois mis en prison, deux fois il s'est échappé, ce qui ne l'empêche pas de parcourir à son aise les rues de Libre-ville.

Je commençai alors à lui reprocher devant tout le monde, et l'assistance était nombreuse, deux des assassinats qu'il avait jadis commis. Le vieux, fort mal à son aise, s'agitait, se tortillait, sur son banc ; et quand j'eus fini, il se leva :

— Minissé, tu en sais trop long. Si jamais tu viens dans mon village... Quand à Siméon, je le tuerai.

— Essaie un peu, et tu verras.

— Je le tuerai, et toi aussi. ”

* * *

Ce fut sur ces tendres paroles que se firent nos adieux.

Quinze jours après, Oloabibang enlevait une femme appartenant à un chrétien Ukumessang et en maltraitait une autre, jurant de plus que, les Esemvé étant trop loin pour qu'il pût les atteindre, il ferait des misères aux Ukumessang et ne rendrait la femme que lorsque cette peuplade épouserait sa querelle et se chargerait de sa vengeance.

D'après lui, les Ukumessang, ayant accueilli Siméon, étaient responsables de sa prétendue complicité.

Naturellement, les Ukumessang vinrent me porter plainte, et comme il s'agissait d'une femme chrétienne, je m'adressai au Gouvernement qui força Oloabibang à rendre la femme, avec menace d'une punition sévère à la première incartade. Le vieux chef de plus en plus furieux, partit alors en guerre.

Averti de ses intentions, j'allai trouver Siméon au village où il s'était retiré, et le pria, dans l'intérêt de la paix générale, d'aller trouver le ravisseur et d'user de toute son influence pour tâcher de faire rendre cette femme.

Siméon me répondit simplement :

“ — Père, je risque ma tête ; mais tu commandes, j'obéirai. ”

De mon côté, j'avais fait proposer à Oloabibang le prix de sa femme. Le vieux brigand refusa :

“ — Je n'ai jamais pardonné, dit-il, je ne commencerai pas aujourd'hui. Un Esemvé mourra, et j'aurai ma femme. ”

* * *

A quelques jours de là, Siméon se rendait en pirogue au village d'Akanabur, où la femme enlevée s'était réfugiée ; réfugiée, c'est bien le mot, car, onzième femme d'Oloabibang, toute jeune et souvent rouée de coups, elle ne tenait guère à reprendre sa lourde chaîne.

Arrivé à un endroit où la rivière fait un coude très rapide, et dont le tournant est occupé par un épais bouquet de bois, un coup de feu retentit soudain, sec, strident, et, dans l'eau profonde qui s'entr'ouvrit sinistre pour le recevoir, sans un cri, sans un geste, sans un moment pour se reconnaître, les tempes traversées par une balle, Siméon tomba.

Il tomba là, sans que, de deux jours, on retrouvât son corps !

Il tomba là, sans qu'un prêtre pût bénir ses derniers instants, pardonner ses faiblesses, jeter sur son pauvre corps l'eau bénite et les prières de l'Eglise.

Il tomba là, victime de son dévouement et de son obéissance, martyr peut-être, après tout, devant le Dieu qui seul scrute les reins et les cœurs.

Pauvre cher Siméon ! âme ardente, cœur de feu qui parfois l'entraîna en des égarements qu'il pleura plus tard, il n'avait pas coutume de compter avec la fatigue ou le danger. A toute heure, il était prêt ! Aux grandes fêtes, rien n'égalait sa joie lorsqu'il pouvait m'amener quelques enfants, quelques jeunes gens bien préparés, sachant leur catéchisme sur le bout du doigt, dignes, après un séjour de quelque temps à la Mission, de recevoir le saint baptême.

Et ce qui, mieux que le reste, donnera une idée de son zèle : en l'espace de dix-huit mois, il a baptisé ou amené à la Mission prêts à être baptisés un peu plus de cent personnes. C'est ce que j'écrivais dernièrement à la chrétienne généreuse qui s'était chargée de tous les frais de l'entretien de Siméon : Oh ! ce n'était pas une somme folle : environ cent francs par an.

Avec cela, je le répète, il a instruit plus de cent personnes ; grâce à cela, il y a maintenant des familles chrétiennes qui se sont formées, des chefs de famille qui ont fondé un foyer chrétien, en un mot, du bien, beaucoup de bien accompli, et qui se perpétuera. Et maintenant, dites-le moi, n'a-t-elle pas de quoi se réjouir, celle qui peut se dire : Grâce à cette somme, épargnée sur mon superflu, j'ai gagné des âmes au Christ, j'en gagnerai chaque jour.

*
* * *

Pendant que Siméon et ses premiers collaborateurs commençaient à répandre la bonne nouvelle, des successeurs,

mieux préparés pour leur mission spéciale, étaient formés à Sainte-Marie.

L'œuvre des apprentis, jeunes gens de douze à dix-huit ans, y existait depuis de longues années ; elle était à peu près exclusivement composée de jeunes gens appartenant à la race Fang, car si le Fang aime assez le travail corporel, inférieur en ce point au Mpongwé, il s'était presque partout, jusqu'ici, montré réfractaire à l'éducation intellectuelle de l'enfant.

Parmi les apprentis, il ne fut point trop difficile de recruter un premier noyau de futurs catéchistes : huit furent élus, offrant, après un examen sérieux, de réelles aptitudes pour leur mission future.

La première chose à faire était de leur apprendre à lire et à écrire, ce qu'ils ignoraient absolument ; pour travailler efficacement, il est facile de comprendre qu'ils devaient non seulement pouvoir déchiffrer leur catéchisme, mais encore par la lecture de quelques livres à leur hauteur, être à portée d'expliquer et de s'élever au-dessus du commun de leurs auditeurs.

Par malheur, les livres manquaient.

Mgr Le Berre, persuadé de l'avenir de la race Mpongwé, avait dirigé les efforts de ses missionnaires vers le peuple de cette langue. A cette époque déjà lointaine, les Fang, aujourd'hui si nombreux, si envahissants, n'apparaissaient encore qu'à l'horizon de nos possessions. Mgr Le Berre n'eut malheureusement pas à s'occuper beaucoup d'eux.

Tout livre manquait donc.

Fortement encouragé par Mgr Le Roy, je me mis résolument à l'ouvrage. Le syllabaire Fang fut commencé, le livre de lecture suivit et bien souvent, surtout pour les plus intelligents, l'œuvre de la nuit était déjà lue et corrigée le jour suivant.

Puis ce fut le tour du catéchisme en images de Mgr Le Roy, et enfin un grand catéchisme qui n'est pas encore terminé.

Accompagnés par les futurs catéchistes, les missionnaires firent alors de nombreux voyages dans les rivières, car qu'est-ce que la théorie si l'on n'y joint la pratique ?

Les résultats furent consolants : dans chaque village, grâce aux alliances fréquentes et à la loi qui interdit le mariage entre gens de la même tribu, dans chaque village, dis-je, il était bien rare que l'un ou l'autre de mes catéchistes ne trouvât un parent, un ami, un alié : la connaissance était vite faite et grâce à cela, il était rare qu'un malade nous échappât. Jusqu'alors on était persuadé que le Blanc venait prendre la vie des individus, il était fort difficile d'avoir accès près des mourants. Partout, dans ces tribus, est enraciné un invincible préjugé contre le Baptême : même ceux qui jamais n'en ont entendu parler s'y refusent énergiquement ; pour eux, c'est mauvais, très mauvais, mortel pour celui qui le reçoit, dangereux pour ses proches que le baptisé après sa mort viendra tourmenter et punir de mille et mille façons différentes.

Aussi, bien souvent, le missionnaire ou le catéchiste étaient-ils menacés de mort s'ils osaient approcher du malade.

Peu à peu, l'exemple et la grâce aidant, l'appréhension primitive disparut, on écouta les enseignements et ceux qui aujourd'hui refusent de nous laisser voir les malades et ne nous permettent pas d'entrer dans les cases, sont beaucoup moins nombreux que jadis.

La première génération de catéchistes sortit de l'école après une bonne année de préparation. Chacun eut immédiatement son poste assigné et se livra de tout cœur à la régénération de ses concitoyens.

Le second exode a eu lieu récemment : pris avant leur baptême, ceux-ci ont donc sur leurs aînés l'immense avantage de deux ans de préparation, d'une science relativement, bien entendu, assez forte.

* * *

Le règlement adopté est uniforme pour tous. Au matin, le catéchiste se lève, et en avant la petite sonnette, drelin, drelin, drelin. Je dois, à ce propos, avouer que tous n'ont pas encore de sonnettes et j'espère que mes chers lecteurs ne m'en laisseront pas manquer longtemps. Allons, Mesdames, vous avez bien par ci ou par là quelque bonne grosse cloche laissée de côté ; envoyez-la moi, vous ferez des heureux.

Au son de la clochette, chrétiens et catéchumènes se rassemblent, il y a encore bien des yeux gros qui ne demanderaient par mieux que de dormir, Jean a son pagne de travers, Edouard est enrhumé, allons, allons, tout ça va passer, on cause gaiement, l'on se dit bonjour ; tous les chrétiens ne sont-ils pas frères ? mais chut ! silence : le catéchiste se met à genoux et commence.

† *Edzië Sa* † *né Mone* † *né Usifomi-nove* (Au nom du Père...)

Et tout le monde se tait et, de tout son cœur, prie Dieu et la Vierge de les bénir, eux et leurs familles.

De sa plus belle voix, le catéchiste entonne ensuite un cantique. Plus c'est fort, plus c'est beau, puis les chrétiens se retirent, ceux du moins qui ont du travail à faire, et le catéchisme commence pour les petits et les grands, les catéchumènes et les païens. Quand le catéchiste sent son monde fatigué, un petit air de cantique remet tout le monde en belle humeur et la séance du matin est terminée.

Pendant la journée, les catéchistes vont, viennent, circulent dans les villages environnants, enseignent le catéchisme aux âmes de bonne volonté (il s'en trouve partout), visitent les malades, les préparent à la mort, et au besoin leur administrent le saint Baptême si le missionnaire est trop loin pour venir. En un mot, ils font dans leur district, qui se compose ordinairement de quinze à vingt villages, l'office de nos bons curés de campagne en France : ils préparent la besogne au missionnaire.

Le soir approchant, ils rentrent au village principal et de nouveau, en avant la sonnette, drelin, drelin, drelin. Les chrétiens se rassemblent de nouveau : l'on fait ensemble la prière du soir, suivie de la récitation du chapelet. Un vigoureux cantique clôt la cérémonie et chacun est libre de s'en aller coucher. Aux enfants cependant, et aux païens réunis autour de lui, le catéchiste explique les mystères de la sainte religion, répète, fait répéter et peu à peu la doctrine entre dans ces pauvres têtes et lorsque le missionnaire passe, plusieurs toujours sont assez bien préparés pour recevoir le saint Baptême.

Le dimanche, les " offices " sont plus solennels : jusqu'ici, nos catéchistes étaient un peu embarrassés ces jours ; mais je leur ai préparé en leur langue un joli petit paroissien, qui ne demande plus qu'à prendre son vol chez l'imprimeur, si...

* * *

Ainsi se passent les journées de nos catéchistes : de temps en temps nous les visitons, car il faut bien les soutenir, les consoler, les redresser quelques fois. Souvent, comme ils disent en leur naïf langage, le chef du village, un païen quelconque leur fait " misère " ; on part ensemble alors, et à force de parler haut et ferme au vieux coquin, il est bien rare que l'on n'arrive pas à avoir gain de cause sur toute la ligne.

Aux grands jours de fête, nos catéchistes arrivent à la Mission avec toute une bande de joyeux tapageurs, avides de voir ces fameuses maisons de Blancs, d'entendre ces chants de nos offices que là-bas, dans nos villages, on leur dépeints si beaux. Puis quelques-uns d'entre eux ont à subir l'examen pour le saint Baptême, et presque toujours ceux d'entre eux qui sont admis restent à la Mission.

* * *

Une œuvre en amène une autre. Jusqu'ici, nous n'avions guère à l'école de Saint-Michel que de petits Mpongwés. Le Fang, généralement assez éloigné des centres, ne voit pas trop à quoi sert l'instruction ; il faut bien l'avouer, son enfant lui est très utile. Quand jadis je demandais à un Fang de me céder son fils :

“ Oui dà ! eh ! bien, qui donc m'apportera du feu pour ma pipe ! Et quand j'aurai soif, qui appellerai-je pour me donner de l'eau ? Qu'est-ce qui tirera mes chiques ? Non, vois-tu, c'est impossible ! ”

Et de faire démordre de ces idées, voyez-vous, Virgile y eût perdu son latin !

Et les mères donc ! Ah ! c'était bien une autre histoire !

Et l'enfant était nécessaire pour ceci, pour cela, pour balayer, pour apporter du bois, un tas de raisons toutes meilleures les unes que les autres !

A force de patience et de paroles, à force aussi de voir beaucoup d'emplois lucratifs occupés à Libreville par des noirs comme eux, les Fangs tinrent par comprendre que, somme toute, l'instruction pouvait bien servir à quelque chose !

Les enfants instruits par les catéchistes, demandaient avec instance à rester à la Mission ; les parents y consentirent.

D'un autre côté, si les catéchistes au village pouvaient bien former les enfants et les jeunes gens au baptême, il leur était difficile de les mener jusqu'à la première communion et même, arrivant à ce résultat, il manquait toujours à ces nouveaux chrétiens la formation chrétienne nécessaire et même indispensable pour assurer l'avenir.

L'Ecole Saint-Michel ouvrit ses portes.

Instruits par les catéchistes, les enfants viennent y recevoir le baptême ; pendant une année au moins, nous les préparons ensuite à la première communion ; puis ceux qui veulent retournent au village y donner le bon exemple en

attendant qu'ils y fondent une famille nouvelle foncièrement chrétienne ; les autres, plus intelligents, continuent leurs études pour travailler ensuite chez les Blancs, factoreries ou bureaux du Gouvernement, Télégraphes, Postes, etc.

* * *

Actuellement, il y a 24 postes de catéchistes établis en 8 tribus différentes. Chacun a une moyenne de 7 à 8 villages à instruire et convertir, si faire se peut ; avec une moyenne de 200 habitants par village, le chiffre n'est pas forcé, vous voyez, c'est donc environ 35 à 45,000 païens directement atteints.

De plus, dans les voyages qu'ils font chaque année, et de ceux que j'entreprends presque chaque mois avec les catéchistes futurs, nous en atteignons au moins autant, sinon plus.

Cette année, huit nouveaux catéchistes vont se disperser et ce sera, je l'espère, à peu près désormais la même moyenne. En faisant la part des défections inévitables, des découragements, de la mort, nous essaierons, avec l'aide de nos bienfaiteurs, d'arriver et de nous maintenir au chiffre d'une trentaine, ce qui, chaque année, nous donnerait au moins 500 nouveaux chrétiens.

* * *

Je dis bien, avec l'aide de nos bienfaiteurs. C'est là, en effet, le point délicat. Chaque missionnaire reçoit de la Propagation de la Foi et de la Sainte-Enfance une moyenne de mille francs par an, exactement cette année 978 fr. 65, les centimes étant pour le bon compte. Avec cela, il doit vivre, se nourrir, s'habiller (savez-vous qu'il me faut huit paires de souliers par an ?) et entretenir la chapelle, la

Mission, les enfants. Comment y arriver ? Ça, c'est le secret du bon Dieu et du Père Econome !

L'idéal, c'était ce qu'eût désiré Mgr Le Roy : que chaque catéchiste s'entretint lui-même : que dans le village, en échange de l'instruction donnée, on lui assurât la nourriture de chaque jour, un honnête salaire !

Est-ce possible ? Eh ! oui ! puisque cela se fait dans le monde musulman : avec quelques versets du Coran qu'il lit par cœur, le maître d'école arabe s'en va seul, loin, portant, pour tout bagage, son livre et son écritoire. Avec cela, bon accueil, nourriture, salaires assurés.

Nous autres nous n'en sommes pas là : attendons quelques dizaines d'années, alors bien ! mais en attendant ?

En attendant ? je me dis une chose : *allons de l'avant, allons toujours de l'avant.* Au fort de la bataille, quand la charge sonne, on court à l'ennemi, on frappe d'estoc et de taille, on ne regarde point en arrière si les autres vous suivent. Et dites-moi, qui reste en arrière ?

Eh ! bien, nous aussi " *à l'avant* ", nous sommes les premiers au feu, nous sommes les plus près de l'ennemi ; sans regarder en arrière, toujours, toujours en avant ! Vive Dieu, il est impossible qu'on ne nous suive pas ! J'ai confiance : on nous suivra.

* * *

Voilà donc, en un aperçu que les âmes désireuses de voir s'étendre le règne de Jésus sur la terre ne trouveront peut-être pas trop long, voilà donc l'œuvre des catéchistes, avec ses ennuis, ses misères, ses contrariétés, ses déceptions, et cela est inséparable de nos pauvres œuvres humaines, mais aussi avec ses joies, ses consolations, ses résultats, et cela est inséparable des œuvres marquées au sceau divin.

Voilà l'œuvre des catéchistes : nous leur demandons beaucoup ; ils ont fait et font beaucoup ; ils feront, l'es-

père, bien davantage encore. Ils n'ont pas dit leur dernier mot : les nouveaux seront dignes de leurs aînés, car entre eux, c'est une noble émulation ; qui le plus vite aura converti sa famille, son village, sa tribu. Et après eux, il y en aura d'autres qui iront plus loin, qui travaillant dans une génération nouvelle y trouveront avec une terre mieux préparée, baignée des sueurs de leurs devanciers, plus de chances de succès.

Oui, je vous l'avoue, c'est peut-être une utopie, un rêve. N'importe, j'ai foi dans l'Afrique de l'avenir !

J'ai foi dans l'Afrique de l'avenir : parmi nous beaucoup y laisseront leur vie, martyrs du climat, ou martyrs du dévouement, comme ce pauvre et cher frère Zacharie, mort il y a quelques jours de la petite vérole contractée en soignant un enfant noir, mort à 24 ans en offrant joyeusement sa vie pour le salut de ceux qu'il était venu sauver. Enfant de cette Alsace qui ne cesse de donner ses enfants au drapeau de la Croix, son dévouement, j'en suis sûr, y fera germer de nouvelles vocations.

Sanguis martyrum, semen christianorum

J'ai foi dans l'Afrique de l'avenir. Nous ne verrons pas cette heure, nous, soldats d'aujourd'hui, mais d'autres la verront, quand le Christ Rédempteur jugera le temps venu, quand, de sa main puissante, le Christianisme aura foulé, pétri cette masse compacte, dure encore comme le fer, lorsque, de ces peuples au cœur et au front marqués du signe diabolique, il aura fait des adorateurs du Dieu de vérité et d'amour.

* * *

Oui, j'ai foi dans l'Afrique de l'avenir.

Mais hélas ! il faut bien l'avouer, cette heure paraît bien éloignée ! Pour quelques chrétiens convertis, que d'infidèles encore ! L'œuvre est à peine ébauchée et déjà mon

œil s'arrête humide sur ces tombes fraîchement remuées, sur ces croix si humbles de bois noir, où la main attristée d'un confrère a inscrit ces quelques mots :

“ Ci-gît un tel, mort à. . . ”

Ma moisson s'annonce blanchissante. Mais hélas, dirons-nous, en reproduisant les pages éloquents d'un écrivain qui nous est cher :

“ Mon Dieu ! que de peuples encore qui vivent en dehors de la vérité !

“ En Europe, ces choses-là s'oublient : on ne les voit pas, on ne les soupçonne point !

“ Et, du reste, tous les livres ne disent-ils pas que, depuis Constantin le Grand, l'univers est chrétien ?

“ Hélas ! et ces millions et ces millions d'hommes que, depuis dix-neuf siècles, la mort s'en va fauchant tous les jours avant qu'ils aient seulement épilé la première lettre de l'Évangile, qu'en faites-vous ? Sans doute ce ne sont point des Romains, ni des Italiens, ni des Français, ni des Espagnols, ni des Anglais, ni des Germains, ni des Slaves, mais ce sont des hommes, mais ce sont des âmes ; et puisque Jésus-Christ les a comptés sur sa croix, il ne faudrait point les oublier dans nos livres.

“ Non, non, l'univers n'est pas chrétien. Il ne l'a jamais été. Qu'est-ce que deux cent millions de convertis, — et quels convertis ! — s'il en reste huit cent millions à convertir !

“ Et pourtant, il y a dans l'Évangile un commandement qui ordonne d'annoncer à toute créature que Dieu lui a envoyé un Sauveur et que le ciel est ouvert. C'est un ordre, ce n'est point un conseil. L'Œuvre de la Propagation de la Foi n'est pas dans l'Église une œuvre de surrogation.

“ L'a-t-on toujours ainsi compris, et le comprend-on partout ainsi dans la société chrétienne ? Chacun a-t-il fait pour la diffusion de l'Évangile ce qu'il devait faire,

“ tout ce qu'il devait faire ? Comme tout musulman, tout catholique est-il un apôtre ?

“ Mon Dieu ! voilà ce que se demande le missionnaire sur tous les points du globe, lorsque, après avoir parcouru pendant des mois, des années, des pays où l'autel du vrai Dieu n'a jamais été dressé, il s'arrête un soir et regarde autour de lui. . . ”

IV. — En route.

“ — Allons, cette fois, nous y sommes pour de bon ?

“ — Oui !

“ — Eh bien ! en route, et que l'Etoile de la mer nous favorise ! En avant, raidissez sur les avirons ! *souque* donc, toi là-bas, *poussega, poussega*, et de l'ensemble ! ”

* * *

Le *Georges-Alexandre* bondit sur la vague. D'ailleurs, nous sommes favorisés, belle brise et la mer descend, descend,

Sicut torrens in austro.

La voile monte et se gonfle, et nous marchons ! Bravo. En bas les avirons, tous sont rentrés, et chacun s'installe de son mieux, bercé par l'onde aux flots amers. Ah ! ce n'est plus comme en ces jours de misère où chacun, fuyant un point qu'il ne voit pas, sent son cœur se décrocher et avec une grimace épouvantable, mais du moins, *fidus Achates*, toute pareille à celle du voisin, verse un pleur dans le sein de Neptune, et

Aux petits des poissons, il donne la pâture.

Non, ma foi, aujourd'hui, ce n'est pas comme cela. La mission se fait là-bas, toute petite, toute petite, à l'horizon.

Les grands arbres de Louis se détachent sur les nuages, minces silhouettes d'arbrisseaux déliés.

Vogue, vogue, ô ma balancelle,
Vogue, vogue, ô ma toute belle !

Deux heures comme cela, et nous serons arrivés. Assis au gouvernail, je dirige la route, droit comme un I. Douteriez-vous de mes talents nautiques ? Une petite histoire en passant.

*
* *

Il y avait une fois, — comme dans les contes de ma mère-grand, mais c'est vrai ça, — il y avait avec moi, une fois, un éminent compagnon de route. J'étais à la barre, et il me disait comme ça :

“ — Mais, Père, vous faites des zig-zags. ”

Et je lui répondais :

“ Mais, Mons. . . , vous ne voyez donc pas que c'est pour prendre le vent ? ”

Et il me disait encore :

“ — Pour un matelot, vous m'avez l'air d'un matelot : mais enfin, quand je commandais mon boutre, je n'agissais pas de la sorte.

“ *Laudator temporis acti,* ” lui répliquai-je, et nous arrivâmes en bon port.

Et le lendemain soir, nous étions de nouveau en voyage. Bien fatigué, je sentais mes yeux se fermer malgré moi. Généreusement, il prit la barre. Une nuit noire ! un vent furieux, des éclairs qui nous aveuglaient. Malgré tout, je sommeillais. Et les payageurs de s'écrier tout à coup :

“ — Mais nous reculons, nous allons en arrière ; nous voici près du point de départ. ”

Ah ! malheur de malheur, c'est que c'était vrai, et il fallut refaire le chemin déjà parcouru ! Quelqu'un ne riait plus et ne mettait plus en doute mes aptitudes nautiques.

Allons, en route ! souvenirs d'antan, sauvez-vous bien vite, nous sommes en face de la réalité, nous voilà en face de l'endroit où on débarque pour faire passer la pirogue.

La mer, poussée par un bon petit vent d'Est-Ouest, déferle avec fureur sur cette plage à pente très rapide. L'avant du canot touche déjà le sable, qu'à l'arrière il y a deux mètres de profondeur.

“ — Oust ! du lesté : tout le monde à l'eau, vite, les caisses à terre, un bain par 30o à l'ombre, rien de meilleur. ”

Allons, nous y sommes un peu mouillés, mais ça ne fait rien ! à ça près. Maintenant, il s'agit de transporter le canot : 400 mètres environ et nous retrouverons la rivière Tsini, qui nous conduira droit dans le Monda. 400 mètres, ça n'a l'air de rien ; mais, quand c'est en forêt et qu'on n'a pas trop d'hommes !

* * *

Jadis, il a été question de couper cette langue de terre, ce qui eût favorisé le commerce, l'industrie, et un tas de choses encore. (Consultez les rapports officiels, pétition des communes pour joindre l'Aube à la Sioulle.) Bref, un beau jour, une délégation de notabilités vint examiner la chose *de visu*. Naturellement, on commença par déjeuner ; puis on but quelque peu de champagne en l'honneur du futur canal ! Là-dessus, on commença à faire un examen très sérieux de la chose. Chacun conclut à la possibilité parfaite, mais néanmoins, quelques détails manquant, il fut finalement décidé de nommer une sous-commission qui procéderait en temps voulu à une étude ultérieure. Or, chacun sait que les sous-commissions.

Voilà ce qui m'a été dit ; mais, vous savez ! il a de si mauvaises langues partout ! Oui ! et c'est ce qui fait que l'illustre cité de Libreville n'a point encore son petit “ Suez. ” On a peut-être craint Panama.

Et malheureusement, c'est ce qui fait aussi que me voilà

à l'arrière de ma pirogue, poussant comme un forcené, criant... que j'en suis enrôlé, et souvent ne disant plus rien du tout ; le plus joli, c'est que ça n'en marche que mieux ! Têtes de noirs, va !

Peu à peu, la lourde machine avance, pied à pied, pouce à pouce ! ah ! dame, c'est que :

Le chemin est montant, sablonneux, malaisé,
Et de tous les côtés, au soleil exposé,
Hommes, Père, caisses, tout était descendu,
L'attelage suait, soufflait, était rendu !

Hélas ! ce jour-là au lieu de faire comme le moine du bon La Fontaine : lire le bréviaire en prenant bien mon temps, j'étais, savez-vous quoi ? Eh ! attelage ! parbleu, et pas plus fier pour cela. Depuis ce temps, quand je vois un âne pencher la tête et tirer son fardeau, vrai de vrai, j'ai pitié de lui !

Et il nous a fallu à peu près deux heures pour réussir, mais, quand on a réussi, vogue la galère, adieu, soucis passés, tout est oublié. Rien qu'un souvenir et un mot d'Ignace qui s'essuie le front et le corps à tour de bras et d'un mot énergique résume la situation :

“ — Coson de cemin, cemin pour diable, ça même ! ”

V. — Dans Tsini

Nous voilà donc enfin dans Tsini !

Ceux parmi vous qui auront lu mon premier voyage par ici avec l'excellent P. Monnier, se rappellent sans doute qu'alors ce pays était presque entièrement païen. Ceux qui ne l'ont pas lu, n'ont qu'à se le dire !

Donc, jadis ce pays était presque entièrement païen. Nous verrons s'il a changé de face. En attendant, nous voici dans les palétuviers, dans la boue mi-solide mi-liquide, où se terminent la plupart des criques.

Le docteur Barret, dans un remarquable ouvrage (1), décrit ainsi l'aspect des palétuviers, et à mon avis, rien de plus vrai :

“ Du point où les fleuves, les rivières, les criques impures se déversent à la mer jusqu'à la limite où s'arrête le flot de la marée montante, le palétuvier qui aime le mélange des eaux douces et salées, étend sur les plaines de vase, deux fois le jour inondées et découvertes, ses rameaux-racines semblables à de gigantesques araignées. Son tronc gris blanc, qui pousse droit cherchant la lumière, jette au soleil un feuillage glauque et grêle, comme anémié par une sève trop aqueuse. Le rapprochement serré des tiges aux écorces bistrées élève sur chaque berge des cours d'eau une muraille rayée de cannelures verticales, alternativement claires et sombres. Le manglier a l'apparence d'un arbre renversé, tant la disproportion est grande entre ses rameaux feuillus et ses rameaux-racines. Ces derniers, sous forme de mille branches divergeant du tronc, qui prennent pied dans la vase, se mêlent en un réseau inextricable de bois nus enlacés ; d'autres qui n'ont pas encore rejoint le fond, suspendent aux deux bords du canal où le courant passe, des stalactites végétales, hérissées d'huitres et de mollusques, laissant tomber goutte à goutte le dernier flot souillé de la marée descendante.

“ Avec le temps, gagnant toujours, ces rejetons se rejoindront d'une rive à l'autre. Et quand les eaux se sont retirées, elles laisseront à découvert les sillons tracés dans le limon, les nappes de vase et les flaques stagnantes, les grottes ruisselantes, soutenues par l'entrelacement de mille arceaux.

“ Le monde animal, qui habite ce milieu troublé et putride, s'agite à la lumière. Les crabes noirs, les salamandres

(1) *L'Afrique Occidentale. La Nature de l'homme noir.* [Livre I ; LA FLORE GABONAISE] par le docteur Paul Barret, médecin de la Marine.

à queue agile, les poissons sauteurs, tous en ont revêtu la robe immonde.

“ Parfois, d'un abri végétal, débouche une pirogue de noir. La brusque entrée en scène de ce témoin inattendu, l'étrange aspect de sa silhouette nue, détachée par le soleil sur le paysage informe, donnent un moment l'illusion qu'elle fait corps avec lui et que le même creuset les a moulés tous les deux.

“ Le vent qui passe sur ces marécages en apporte à mer basse les effluves empestées. Le palétuvier porte la signature de la fièvre : sa multiplication annonce la destinée de ces vastes espaces chargées de ruines végétales ou animales, où des espèces variées ont rencontré, dans le mélange des eaux douces et salées, un milieu impropre à leur conservation, des infiniment petits au sein desquels la mort innombrable repose et se réduit.

“ Nul terrain n'est pire foyer de léthalité. Et ici la curiosité ne peut être plus avant satisfaite lorsque, dans des conditions climatologiques et telluriques peu différentes en apparence de celles de l'Afrique occidentale, on voit, bien loin de là — que cette immunité tienne ou non au sous-sol de corail — les vases à palétuviers de Calédonie dénuées de danger, à côté des Nouvelles-Hébrides voisines réputées très insalubres.

“ A certaine saison, les plages se couvrent de semences à enveloppe brune, résistante, percée d'un rejeton vert. Le flot les roule sur le sable par rubans ondulés, comme des petites vagues. L'inépuisable fécondité des mangliers abandonne au courant des fleuves des fruits déjà germés, disposés à prendre racine et à tenir partout où ils trouveront un peu de limon ; et, à considérer la marche envahissante de cette végétation inouïe qui étend ses tentacules jusque sur la mer, il semble que la nature l'ait destinée à fixer les alluvions déposées par les eaux, comme assises de terres nouvelles peu à peu conquises sur l'Océan.

“ Devant cette première barrière presque sans issue, dressée jusqu’à la limite des voies navigables que prolonge vers l’intérieur la forêt terrestre aussi inabordable, il est encore permis de s’arrêter un moment étonné. . .

“ Ainsi, les rapides des fleuves, les broussailles du sol, la sauvagerie stationnaire qui connaît peu de passages ou ne livre que ce qu’elle veut livrer, la nature plus que les fauves des fourrés, et avant tout, l’insaisissable des effluves émanés de la terre et du soleil, conspirant ensemble à user à petits traits la vie étrangère, — voilà ce qui attend l’explorateur, brise la force des persévérants et les empêche trop souvent de poursuivre, par découragement et par impuissance.

“ Baigné dans une atmosphère d’un lumineux vacillant faite de l’épanouissement des rayons tombant d’aplomb sur la surface liquide miroitante, renvoyé par elle au ciel avec des jeux de lumière nébuleuse impossible à décrire, ce premier dessein du paysage n’est ni la terre ni l’eau, il porte la couleur de tous les deux. La première surprise qu’il éveille retient, captive même ; mais cet attrait d’une chose étrange n’a qu’un moment. La curiosité satisfaite se lasse de la répétition à perte de vue d’un unique aspect et retourne sans regret, du paysage mouvant et incolore, à la végétation robuste et sévère, mais variée et parfois riante de la terre ferme.

“ Déjà, à cette bordure, où s’arrêtent les flots tranquilles, tant la forêt dispute pied à pied le terrain, l’inondation végétale commence. De grands liserons rampent sur le sable fin ou la terre limoneuse, y fixent leurs griffes, étalent avec profusion leurs feuilles charnues. L’immense tapis d’un vert velours qui couvre la plage, est semé de fleurs rouges, fuyant de proche en proche à mesure que vous avancez : nous y reconnaitrons tantôt les crabes : “ Békara ”.

“ Un nouveau monde se déploie, premier rideau de la forêt, noyée dans une brousse d’arbustes, de lianes, de

feuilles, dans un lacin de branchilles mêlées, embrouillées comme une abondante chevelure qui jamais n'a connu l'apprêt... ”

* *

La citation est un peu longue, mais assez juste ; elle fait bien connaître l'aspect du pays. Nous voici donc dans le Tsini : peu à peu, le soleil est monté au zénith, et la chaleur se fait implacable. Ça et là, dans les racines de palétuviers, courent rapides de petits échassiers : le *khu mitau*, poule de palétuviers, assez grosse, aux plumes d'un reflet verdâtre, à la chair huileuse, sentant quelque peu le poisson. J'en abats quelques-unes à coups de fusil : elles feront le dîner des enfants. Le mien : un malheureux pigeon vert qui, dans son innocence native, s'est fourvoyé au bout de mon arme, et quelques *kamariks* au plumage d'un violet rouge magnifique et de la grosseur de notre merle, en feront les frais.

* *

Une heure environ de marche, marche lente au milieu du fouillis de lianes, et nous arrivons enfin au village d'Ayeng, peuplé par des Fang-Ye-médzim.

Halte ! et ce mot magique amène un sourire de contentement sur les larges faces noires ; aussi bien, nous avons à travailler ici. Les chrétiens sont assez nombreux : un peu de catéchisme leur fera du bien.

VI. — Arrivée à Ayeng. — L'Hospitalité des Noirs.

Halte ! le canot est aussitôt amarré à la rive ; on transporte les caisses en haut, dans l'abène ou corps de garde, et nous attendons patiemment que l'on vienne nous donner une maison. Généralement, c'est le chef lui-même qui se

charge de ce soin, et souvent je l'ai vu donner la sienne propre. Au bout de quelques minutes d'attente, Augo-Ukoro, chef des Yemèdzim, s'avance gravement, et sans dire un mot, s'assied près de nous. Les hommes du village qui sont là, se tiennent également en silence. C'est un moment qui ne manque pas d'un certain cachet pittoresque !

M'adressant alors au chef :

“ — *Mbola* ” (Deviens vieux), lui dis-je.

“ — Ah ! répondit-il, *mbola-ké*. (Toi aussi deviens vieux.)

Et ce premier devoir de politesse accompli, je me tourne vers les autres hommes :

“ *Mbola !* ”

C'est pour tout le bloc.

Et tous de me répondre aussitôt sur un ton bruyant :

“ *Hea ! mbola, minissé.* ”

* * *

Voilà la présentation faite : désormais, nous sommes les hôtes du chef, les amis du village.

Les enfants, à leur tour, y vont de leur petit “ *mbola* ”, et tout le monde est content. Quelques-uns, parmi eux, comptent des parents au village : l'un d'eux y a même sa mère. Il va se jeter à son cou, l'embrasser comme du bon pain, ainsi que nous ferions, vous et moi.

Pas du tout : le salut fang n'est point ainsi : on ne sait pas ce que c'est que de s'embrasser, il n'y a pas même de mot pour l'exprimer ! L'enfant va tranquillement s'asseoir sur la jambe droite de son père et de sa mère, lui entoure le cou de son bras droit, et reste ainsi quelques minutes. Le père ou la mère entoure le corps de l'enfant de son bras droit. On reste ainsi en silence ; puis l'enfant se lève, c'est fini. Quand il s'en ira, dans quelques jours, pour une séparation qui durera peut-être des années, il dira simplement : “ *me ka !* ” (me voilà parti), et l'autre de répondre : “ *mvé*

kanhe ” (bien, va-t-en), et tout sera fini. Les femmes pleureront bien un peu, et les enfants aussi, c'est dans l'ordre, mais au fond, ça se passe plus simplement qu'en France, où :

Virgini' les larm' aux yeux,
J' m'en viens te fair' mes adieux !

Non ! toute plaisanterie à part, il est certain que le noir a moins de sensibilité physique que nous. S'il a la larme facile, il ne l'a pas longue ; douleur morale ou douleur physique, peu lui chaut ; je croirais facilement que chez lui l'épiderme moral est aussi dur que l'autre.

* *

Les vieux, et particulièrement les vieilles, ont une manière de vous saluer plus originale. Heureusement que c'est réservé pour les grandes occasions et pour les nobles personnages que l'on veut particulièrement honorer.

Lorsque quelque digne matrone s'apprêtait respectueusement à m'honorer ainsi, je lui entourais le cou avec affection :

“ — Oh ! maman tu es vieille ; moi, c'est comme le petit pour toi ! ”

Et la vieille était contente, contente, qu'elle m'en offrait une bouffée de sa pipe, Et moi donc ! je l'étais encore plus.

Pourquoi ?

Vous allez le savoir :

Lors donc qu'on veut à quelqu'un réserver un honneur insigne, l'inférieur va chercher la tige d'un amome particulier, nommé *miam*, la mâche avec énergie et... vous crache énergiquement à la figure. Plus il y en a, meilleur c'est : l'honneur rendu se juge à la quantité... et voilà pourquoi...

* *

Aujourd'hui, le salut est fini : le chef se lève et m'invite à le suivre. J'entre dans la maison qu'on vient de nous destiner. Elle était, du reste, si propre, que l'on s'est hâté d'y donner un coup de balai. Quant aux toiles d'araignées, on les a respectueusement laissées à leur place. Pauvres bestioles, pourquoi les chasser ? Ça meuble la hutte et ça mange les moustiques. Que de gens qui n'en pourraient dire autant ! Tout le monde se retire ; pendant quelques instants, on va nous laisser tranquilles.

Eh ! bien, si vous le voulez, je vais en profiter pour vous faire faire connaissance avec un village fang. En connaître un, c'est les connaître tous. Pareils aux bazars, où toute casserole est bâtie sur le modèle de sa voisine, tous sont bâtis sur le même modèle, pas de chalets suisses, de maisons Renaissance, rien ne se change, rien ne se perfectionne : la hutte d'aujourd'hui se fait comme la hutte d'hier.

Décrivons donc un village fang :

“ — Mais, si d'abord vous nous parliez des habitants, ne serait-ce pas plus logique ?

“ — Attendez un peu. Dites-moi, quand vous voyez un vulgaire escargot, un coquillage, sur le rivage, qu'est-ce qui vous frappe d'abord : l'animal ou la coquille ? ”

Aujourd'hui, faisons la même chose ; la coquille d'abord, l'animal ensuite.

VII. — Un village fang.

Quand vous entrez dans un village fang, ce qui vous frappe tout d'abord, c'est l'odeur de guerre qui semble s'en exhiler : ne croyez pas que vous puissiez y pénétrer comme ça, tout de go, ah ! mais non !

Relié aux autres maisons par une forte estacade de gros pieux enfoncés profondément en terre, l'*abène* ou corps de garde ferme toute issue. Tous les sentiers conduisent à l'*abène* : il faut nécessairement entrer ou sortir par là. A

chaque extrémité du village, il y en a une : ce n'est qu'autour de Libreville, dans un pays presque pacifié, que j'ai vu des villages ouverts.

Vous arrivez au village, l'*abène* est devant vous. Entrez. Les parois sont faites généralement en tiges de ce que l'on nomme improprement ici bambou ; ce sont des stipes de *raphia* fendus par le milieu et liés les uns aux autres par de fortes lianes. Souvent, du côté du dehors, de gros ronds de bois sont placés côte à côte pour fournir une défense plus sérieuse en cas d'attaque.

Une seule porte donne accès dans l'*abène* ; de chaque côté, une petite meurtrière, ce qu'il faut pour allonger un canon de fusil ; le long des murs, à droite et à gauche, des bancs ; au fond, souvent un lit. Au milieu, du feu et parfois une ébauche de table. C'est tout.

Dans l'*abène*, on veille continuellement. A quelque heure du jour ou de la nuit que vous arriviez, toujours vous trouverez des hommes, et souvent le fusil entre les jambes, armé, prêt à faire feu.

Toujours aussi, vous y trouverez un foyer soigneusement entretenu, car l'*abène*, c'est non seulement le corps de garde, mais c'est aussi la maison de ville, la mairie, le lieu où l'on va dire ou apprendre les nouvelles. C'est là qu'on discute palabres et mariages, qu'on décide la paix ou la guerre, qu'on dort pendant la journée, qu'on forge, qu'on menuise et enfin qu'on mange. Vers dix heures et vers quatre heures vous voyez venir les femmes apportant qui dans une assiette, qui dans une feuille de banane, le repas destiné à leurs seigneurs et maîtres ; ceux-ci rougiraient de manger chez eux et avec leurs épouses.

Les femmes sont exclues de l'*abène*, elle ne peuvent qu'y passer et encore bien souvent leur ménage-t-on un petit chemin à côté. Tout ce qu'elles peuvent faire, c'est d'écouter aux portes les jours de grand palabre. Et encore !

Franchissons l'*abène* : nous sommes dans la cour du vil-

lage ; les hommes l'entretiennent soigneusement, c'est leur domaine. En principe on n'y devrait point voir un seul brin d'herbe, mais...

Toutes les portes donnent sur la cour, et presque à chaque porte, quand nous arrivons, les femmes allongent leur tête curieuse ; elles nous regardent avec des yeux apeurés, agrandis par un étonnement indicible. Elles rient enfin, et nous aussi, mais si nous les trouvons curieuses, soyez intimement persuadés qu'elles nous trouvent, nous, joliment plus intéressants. Du reste, à mon arrivée, dans les villages éloignés de l'intérieur, c'était, quand je paraissais, une débandade générale, un de ces affolements...

“ Un revenant ! un revenant ! ”

Et toutes les portes de se fermer ! Souvent aussi, pauvres créatures, elles n'avaient jamais vu le *Mtange*, l'Européen !

*
* *
*

Toutes les maisons sont bâties sur le même plan. Quand un homme veut faire sa maison, pas n'est besoin de beaucoup d'outils ; pareil au moujik de Russie, il n'a besoin que de sa hache et de son couteau.

Le voilà partit en forêt. Il coupe d'abord trois long piquets qui formeront la membrure du toit, puis beaucoup de plus petits pour les parois. Ceci fait, il choisit un arbre particulier dont l'écorce se détache facilement et, pratiquant autour du tronc deux incisions circulaires, à deux mètres l'une de l'autre, puis une fente longitudinale, il enlève d'un seul coup un long cylindre d'écorce. Il entaille ensuite légèrement cette écorce du côté extérieur afin de rompre les fibres du bois ; il en prend ainsi le plus qu'il peut et revient enfin au village. Au milieu de la cour, il étale ses écorces, avec de grosses pierres il force les cylindres à s'aplatir et laisse au soleil et à la rosée le soin de perfectionner son œuvre

Maintenant, à la maison. Il plante d'abord ses deux lignes horizontales de piquets, les enfonce fortement et, commençant par le haut, y fixe ses écorces. Quand les deux premiers murs sont ainsi terminés, il s'occupe des côtés, puis enfin de la toiture. Là, le travail change un peu : au fond, jusqu'ici, c'est à peu près la même façon de construire qu'en certaines contrées de France, où le paysan bâtit ses murs grossiers avec de l'argile mêlée de paille, ici les écorces ont remplacé l'argile ; l'aspect est le même.

Si le paysan couvre sa chaumière en chaume, la maison pahouinne lui ressemblera bien davantage encore. En effet, comme la chaumière normande ou bretonne, la chaumière fang est carrée, ou plutôt rectangulaire ; son toit s'avance en avant de façon à former une sorte d'auvent. La toiture se fait de deux façons différentes. Si l'on est dans un pays où le *raphia* est abondant, les larges et longues feuilles de cette plante feront ce que l'on appelle des *pailles*. On prend une feuille entière de *raphia*, on en détache les feuilles attachées à la nervure centrale. Repliées par le milieu, elles sont fixées, par un petit éclat de bois formant épingle, sur une tige unique et serrées les unes à côté des autres de façon à être presque imperméables. Vingt feuilles environ font une *paille*. Les *pailles* sont alors fixées avec des lianes sur la toiture, en commençant par le bas, à la façon des écailles de poissons. Quand elle est bien faite, cette couverture est absolument imperméable au soleil et à la pluie ; mais il faut la remplacer au moins tous les trois ans.

Dans les pays où il n'y a pas de *pailles*, on se sert des longues tiges de l'amome à larges feuilles, qu'on serre en petites bottes comme le blé. Plus haut encore dans le pays, l'herbe de Guinée remplace l'amome.

(A suivre).